



Action Poétique
BlackDrop

Paul Blackburn

Stéphane Bouquet

Keith & Rosmarie

Waldrop

Jean-Claude Azoulay

Audrey Jenkinson

Sandra Raguenet

Jean-Jacques Viton

Corneille (1922-2010)

Démosthène Agrafiotis

Céline Faure

Thierry Panchaud

Serge Pey

Yann Poncelet

Cécile Richard

Béatrice Velten

Catherine Weinzaepflen avec

Ingeborg Bachmann

Annie Zadek



Armeine '60

Hommage à J. M. Atlan.

(peinture de Kabylie)

Ciel de douleur
A l'embouchure des mondes
Tes mains torquent des flammes
Orléans brûlent leurs ailes
A nos derniers sanglots
Lignes de lumière
Ciel de douleur
A l'embouchure des mondes
Tes mains torquent des flammes
Orléans brûlent leurs ailes
A nos derniers sanglots
Ligne de lumière
Je ne sais où commence
Gorge écumante de désirs
Amour mûrissant les pulsations des mondes -

Des mots pour un orage - J.M. Atlan

Sommaire

Mars 2011

BlackDrop

203

Florence Pazzotu, <i>Incise 11</i>	3
Annie Zadek, <i>nécessaire et urgent</i>	5
Paul Blackburn	9
Stéphane Bouquet, <i>Ouverture</i>	9
Paul Blackburn, <i>Trois poèmes de Métro...</i>	12
Traduction de l'anglais (USA), Stéphane Bouquet	
Keith & Rosmarie	
Waldrop	20
Liliane Giraudon, <i>Ouverture</i>	21
Local sans clef	24
Traduction de l'anglais (USA), Jean-Claude Azoulay, Audrey Jenkinson, Sandra Raguenet, Jean-Jacques Viton	
&	
Démosthène Agrafiotis, <i>l'amour de l'art</i>	50
Céline Faure, <i>OCéROM</i> , extrait	56
Thierry Panchaud, <i>Mise à disposition des corps</i>	63
Serge Pey, <i>J'ai retourné la photo</i>	67
Yann Poncelet, <i>Françoise 2</i>	72
Cécile Richard, <i>Hic amoureux</i> , avec 3 dessins	74
Béatrice Velten, <i>Poèmes</i>	82
Catherine Weinzaepflen, avec Ingeborg	88
Ingeborg Bachmann, <i>Portrait</i>	93

<i>Documents & caetera</i>99
Corneille (1922-2010), deux poèmes Présentation Kim Andringa99
<i>Actualités & Chroniques</i>101
Claude Minière, <i>Les valeurs incertaines</i>101
Éric Houser, <i>a-chronique</i>102
Henri Deluy, <i>Le brûleur de loups, 8</i>104
Jérôme Duwa, <i>Ils vont nous échapper !!!</i>108
Jean-Pierre Bobillot, <i>Voix</i>111
Véronique Pittolo, <i>Nathalie Quintane</i>114
Yves Boudier, <i>revue & revues</i>116
Le Journal de Joseph Julien Guglielmi121
Liliane Giraudon / Patrick Laffont, <i>Crêche pudding</i>124
<i>Lire</i>126

Couverture 2 – Dessin de Corneille :
”Hommage à J.M.Atlan, Peintre de Kabylie”

Couverture 3 – Liliane Giraudon, *Le mot à ne pas oublier*, Alliaire

Couverture 4 – Henri Deluy, *La salade César*

Florence

Pazzotu, *[apoe]*

Incise 11

Lyon.

M. et Mme Berisha y vivaient en famille depuis 2003. Albanais du Kosovo, M. et Mme Berisha avaient fui leur pays après y avoir subi de graves violences. Leur fils, Skiffter, avait 4 mois et demi lorsqu'ils sont arrivés en France. Les époux ont déposé plusieurs demandes de titre de séjour pour raison de santé, car M. Berisha souffre d'une maladie qui nécessite un traitement lourd, inaccessible au Kosovo. Skiffter, lui, a été scolarisé en maternelle et vient d'intégrer le cours préparatoire, à l'école Michelet, quand, le 16 septembre 2010, il est arrêté et placé, avec sa mère, en centre de rétention. Tous deux en sortent 48 h. plus tard, par décision du Juge des libertés. La Préfecture fait appel, et le 22 septembre, la police arrête Madame Berisha et la conduit de nouveau au CRA. Mme Berisha est expulsée vers le Kosovo le 6 octobre 2010, alors que la cour d'appel devait statuer le lendemain même sur le refus d'octroi de titres. Nul n'a été prévenu de son départ, ni son mari malade, ni son fils de 7 ans, ni l'avocate, ni même le juge, qui n'a découvert sa disparition qu'à l'audience. Mme Berisha n'a pu entendre le rapporteur de la République conclure que la Préfecture avait "fait une erreur substantielle en rendant une ordonnance illégale et qu'en conséquence il devait y avoir injonction faite de délivrer des cartes de séjours au couple Berisha".

BIPVAL

Biennale Internationale des Poètes en Val-de-Marne

**Du 16 au 21 mai 2011,
Onzième Biennale Internationale
des Poètes en Val-de-Marne**

Lectures dans divers lieux de la région parisienne
(renseignements au 0149598800)

Poètes invités :

Caucase :

Arménie : Hovhannes Grigorian, Violet Grigoryan, Mariné Petrossian,
Hasmik Simonian, Arpi Voskanyan

Géorgie :

Elä Gotchiavili, Shota Iatashvili, Nika Jorjanelli, Besik Kharanaouli,
Lia Stourouva

Haut-Karabakh : Robert Yesaian

Remise du prix poésie-média le 20 mai 2011 à 19 heures au MACVAL
Nuit de la poésie le samedi 21 mai 2011 - Gare au théâtre, Vitry sur seine
Publication de « Je prends note », anthologie de la biennale.

Le BIPVAL invite également le **festival de poésie de Charleville-Mézières** qui
présentera quelques poètes européens.

Action Poétique
éditions

Publications 2010 du BIPVAL :
Giuliano Mesa,
Saskia De Jong,
Pascale Petit,
Notopos
(anthologie de la rencontre européenne avec DVD).

**VAL de
MARNE**
Conseil général

Renégnements au BIPVAL :
0149598800 ou biennaledespoetes@biennaledespoetes.fr

Annie Zadek, [apoe]

Nécessaire et urgent

C'était en quelle année déjà ?

C'était quelle date exactement ?

Quel âge aviez-vous à l'époque ?

En rêviez-vous depuis longtemps ?

Leur en parliez-vous quelquefois ?

Le faisiez-vous avec passion ?

Avec ferveur ?

Exaltation ?

Avec angoisse ?

Appréhension ?

Disiez-vous « *Good-Bye to All That* » ?

« *Wie Gott in Frankreich leben* » ?

« *Heureux comme Dieu en France* » ?

Pourquoi avoir choisi la France ?

Était-ce à cause des « Lumières » ?

Était-ce à cause du Front Populaire ?

Était-ce à cause d'Émile Zola ?

Aviez-vous fait d'autres tentatives ?

Dans quel pays ?

Combien de fois ?

Pourquoi ne pas avoir choisi l'Amérique ?

La Palestine ?

L'Argentine ?

Shanghai ?

Madagascar ?

L'Ouganda ?

Le Birobidjan ?

La Belgique ?

Était-ce à cause de Baudelaire ?

De Rimbaud ?

De Victor Hugo ?

Comment dit-on « Où se trouve l'Atomium ? » en flamand ?

« *Waar ligt de Atomium ?* » ?

Comment dit-on « Parlez-vous polonais ? » en polonais ?

« *Czy mówicie po polsku ?* » ?

Et : « D'où venez-vous ? » ?

« Comment vous appelez-vous ? » ?

Ont-ils dit qu'il était trop tard ?

Qu'ils étaient trop habitués ?
Trop âgés pour recommencer ?
Trop résignés pour tout quitter ?
Est-ce qu'ils vous ont encouragés ?
Ont-ils tout fait pour vous retenir ?
Étaient-ils décidés à rester ?
Étiez-vous résolus à partir ?
Pour quel motif, quelle raison, quelle cause ?
Et pourquoi à ce moment-là justement ?
S'était-il passé quelque chose ?
Ou bien en avez-vous eu assez, simplement ?
Vouliez-vous juste vivre autrement ?
De quoi en avez-vous eu assez, réellement ?
Du mépris ? De la faim ? De la guerre ? De la peur ?
Ou bien vouliez-vous juste vivre ailleurs ?
En aviez-vous simplement assez de la Règle ?
De la *dureté* de la Règle ?
De leur soi-disant « Terre Promise » et de leur soi-disant « Exil » ?
Quand le leur avez-vous dit ?
À table ?
Le soir ?
À midi ?
Y a-t-il eu des scènes ?
Des cris ?
Au déjeuner ou au dîner ?
Comment leur avez-vous annoncé ?
Que vous vouliez vous libérer, premièrement, de leur fanatisme ?
Deuxièmement, de l'obscurantisme ?
Troisièmement, de leurs particularismes (alimentaires *et* vestimentaires) ?
Vous affranchir du Nom des pères ?
(Du *destin* lié aux noms des pères ?)
Leur avez-vous – avec amertume – reproché leur humilité ?
Avez-vous, avec virulence, stigmatisé leur vie étriquée ?
Les avez-vous profondément offensés ?
Ont-ils été violemment ulcérés ?
Vous ont-ils maudits ?
Chassés ?
Traité de mauvais fils ?
Reniés ?
(En tout cas, quelque chose comme ça ?)
Vous ont-ils frappés ?
Avec quoi ?
Est-ce que c'était la première fois ?
Que faisaient vos mères ? Pleuraient-elles ?
Vous retenaient-elles par le bras ?
Vous embrassaient-elles les mains ?
Vous disaient-elles qu'elles en mourraient, que vous les tuiez de chagrin ?
Vous disaient-elles, comme Anticléa – Anticléa, la mère d'Ulysse – que

« le regret » de vous, que le « souci de vous » (votre « tendresse même » !), leur
« arrachait la vie à la douceur de miel » ?
(Est-ce que leur vie avait la douceur du miel ?)
Êtes-vous sortis précipitamment ?
Avez-vous fait claquer les portes ?
Vous êtes-vous jetés sur vos lits ?
Vous êtes-vous levés ?
Assis ?
Avez-vous peur ?
Étiez-vous tristes ?
Étiez-vous heureux ? Soulagés ?
Vous êtes-vous sentis libérés ?
Vous êtes-vous sentis « enfin libres » ?
(Leur attention, leur sollicitude, leur amour vous ont-ils pesé ?)
Avez-vous vidé vos armoires ?
Ouvert puis fermé vos tiroirs ?
Avez-vous rangé ?
Nettoyé ?
Fait les cent pas ?
Marché dans la chambre ?
Touché ici et là des objets : souvenirs, bibelots, briquets ?
Ouvert puis fermé la fenêtre ?
Avez-vous trié des papiers ?
Relu puis déchiré des lettres ?
Les avez-vous brûlées ?
Cachées ?
Confiées à un ami ?
Gardées ?
Aimiez-vous lire ?
Quel genre de livres ?
Romans ?
Théâtre ?
Poésie ?
Et votre écrivain favori ?
Connaissiez-vous Mickiewicz ?
Et Sienkiewicz ?
Et Witkiewicz ?
Aimiez-vous Tchekov ?
Saltykov ?
« L'Ange scellé » de Leskov ?
Quel livre auriez-vous pris sur une île déserte ?
Lequel avez-vous pris finalement ?
« L'Odyssée » ?
« La Métamorphose » ?
« Jean-Christophe » de Romain Rolland ?
Et puis quoi d'autre également ?
Avez-vous fait une liste des choses à emporter ?
Passeport ?

Parapluie ?
Argent ?
Brosse à cheveux ?
À ongles ?
À dents ?
Brosse à chaussures-cirage ?
Étui à cigarettes ?
Blaireau-rasoir-mouchoirs ?
Ceinture-photos-lunettes ?
Par quelles gares deviez-vous passer ?
Combien de fois deviez-vous changer ?
Combien de jours alliez-vous mettre ?
Saviez-vous au moins où loger ?
Aviez-vous au moins une adresse ?
De la famille ? Des amis ? Des parents lointains ?
Aviez-vous peur de manquer le train ?
Aviez-vous peur qu'il soit bondé ?
Peur de ne pas pouvoir monter ?
Étiez-vous lourdement chargés ?
Aviez-vous pris de quoi manger ?
Aviez-vous aussi de quoi boire ?
Vous avaient-ils accompagnés ?
Vous étiez-vous réconciliés ?
Vous avaient-ils pardonné ?
Vous ont-ils fait longtemps des signes ?

- Présentation de "Nécessaire et urgent", un "film parlé", avec Catherine Beaugrand : les 25, 26, 27 juin 2011 à la Chapelle des Briggittines, Bruxelles.

- Pour ce travail, A.Z. a bénéficié d'une Mission Stendhal et de l'aide à la résidence d'écriture de la Région Rhône-Alpes.

Stéphane Bouquet, *[apoe]* *Paul Blackburn*

He was an angel, dit Clayton Eshleman de Paul Blackburn. Il ne portait pas des ailes mais un gros magnéto à boutons, lourd, très lourd, et il enregistrait, il enregistrait tous ceux qui lisaient à la ronde. Par exemple, il allait aux lectures du Saint Mark's Poetry Project, (*ce n'est pas une place, intersection des 9^{ème} & 10^{ème} rues, 2^{ème} avenue, près de (& dans l'enceinte de) une église, St Mark's in-the-Bouwerie (mais pas sur le Bowery en fait à au moins un bloc du Bowery)*) et il enregistrait. Entre autres à Saint Mark, mais ailleurs aussi, dans toutes les lectures dont il entendait parler ou que, plus souvent, il organisait. C'était le saint patron du milieu poétique new-yorkais circa 1960. Jerome Rothenberg aussi se souvient de ce magnéto mythique. La scène se passe en 1971, le cancer rongé Blackburn et Rothenberg raconte : « Quand nous le vîmes, au début de cet été-là, festival de poésie du Michigan, il était devenu squelettique et pouvait à peine garder la nourriture – même s'il y parvenait bizarrement à l'aide de brandy espagnol et des provocantes picayunes qu'il continuait à fumer. Le gros magnéto semblait un fardeau presque impossible mais il le trimballait comme avant & se coltinait toujours la tâche qu'il s'était attribué il y avait des années de cela. »

D'un autre côté, ce n'était pas un ange, ou pas le genre qu'on imagine. Dans le journal poétique qu'il tenait les dernières années de sa vie, il parle de son gros magnéto comme du corps d'une femme, comme s'il prenait le même plaisir à le tripoter que les seins de Sara (sa deuxième épouse) ou ceux de Joan (sa troisième). De sorte que la poésie était, plus ou moins, une variante du sexe. *Horny* est un mot qui va bien à Blackburn, ou plutôt à ce que son écriture nous montre de lui : excité et excitable. Sa première femme, en revanche, il devait moins avoir envie de la caresser par magnéto interposé car il en avait surtout gardé de mauvais souvenirs. Selon certains, c'est à cause d'elle que Blackburn serait tombé dans l'alcool et le désespoir – mais les histoires d'amour sont des histoires à deux (à deux au minimum) et chacun est responsable et d'ailleurs est-ce que ça nous regarde ? Oui, d'une certaine manière, ça nous regarde car la poésie de P.B. est profondément biographique et ce qu'il choisit de raconter, ce sont avant tout ses amours et ses déplacements : j'ai désiré trucque et machine, Sara et Joan bien sûr mais pas seulement du tout, et j'ai baisé avec et je me suis engueulé avec, et sinon j'ai pris l'avion, le métro, la voiture, le bac, ou parfois j'ai simplement marché, j'ai traversé trottoirs & parcs, j'ai habité ces villes, les nôtres, j'ai vu des gens et je les ai décrits.

Il y a d'autres choses pourtant que Blackburn ne raconte pas : la propre dérive alcoolisée de Frances Frost, sa mère elle aussi poète, ou l'algarade avec Creeley. Dans un poème qu'il consacra à son ami, intitulé *Paul*, Robert Creeley fait de leurs épouses respectives la cause indirecte de leur brouille : « Je ne me pardonnerai jamais / la violence qui m'a jeté sur le pauvre Paul / Blackburn, poussé par nos / deux incorrigibles femmes qui se crachaient / leur venin au visage dans le paradis / qu'on avait déniché. » Creeley et Blackburn ne se parleront plus pendant plusieurs années, après cette empoignade virile ou viriloforme, alors qu'ils avaient commencé à s'écrire sans même se connaître sur les recommandations de Pound qui avait perçu qu'ils étaient faits pour s'entendre. À cette époque-là, début des *fifties*, Pound était enfermé à Saint Elisabeth's Hospital et Blackburn fit plusieurs fois en auto-stop le trajet entre son université du Wisconsin et Washington DC pour aller le voir. Pound devait apprécier le travail du jeune homme puisqu'il l'aida à publier son premier texte. De Pound, Blackburn apprit certainement beaucoup. La poésie des troubadours, par exemple, qu'il se mit alors à traduire et continua de traduire toute sa vie. Mais surtout nombre de clés rythmiques, comment mêler vers longs et courts, comment éclater typographiquement la page, comment entretenir langue savante et argot des rues, comment ralentir / accélérer l'élan. Bien sûr, il ne s'est pas servi pareil de ces clés ni dans le même but que le vieux sage énigmatique qu'il appelle Vieil Aigle dans un de ses poèmes.

Au fond, Blackburn a fait comme de très nombreux poètes américains : il a simplement raconté sa vie. On peut être gêné par cette idée, trouver que ce prosaïsme absolu n'est quand même pas assez sérieux. En vouloir un peu plus, un peu plus profond. Clayton Eshleman propose du coup de voir dans les mouettes qui hantent l'œuvre de Blackburn la « présence de la création elle-même, » et presque la « présence de Dieu. » C'est peut-être possible quoique, mais pourquoi ne pas insister plutôt sur cette leçon de P.B. : un poète raconte sa vie, c'est tout, et rien d'autre. Le hasard (la maladie, la mort) explique sans doute le dernier vers (imprimé) de Blackburn mais le hasard fait bien les choses : Bigod, I must have been full of shit. / Nom de dieu, j'ai pondu de la merde à la chaîne. Entendons : non pas de la mauvaise poésie, mais de la matière, juste de la matière, ma vie. Tout dépend ensuite de comment on la raconte, cette vie. Blackburn a tendance à vouloir la raconter du point de vue de la mouette, ou au moins de l'oiseau qui vole / glisse / se pose / s'envole etc.

Les mouettes sont nos oiseaux
dit-il.

*Pourquoi les mouettes aiment-elles
se poser sur la mer...
Sûrement qu'elles prennent plaisir aux
mouvements de la vague
comme moi*

Comme nous.

*Les oiseaux naviguent seuls ou par deux, leurs
ombres bougent contre la brique et disparaissent
Nous sommes des hommes et nous avons des mots.*

C'est toute la (seule) différence : nous avons des mots. Si la mouette en particulier, et l'oiseau en général, ont autant d'importance dans la poésie de Blackburn, ce n'est pas tant, je crois, qu'ils sont la traduction de dieu ici-bas mais qu'ils incarnent la manière idéale de vivre, d'être au monde, et partant d'écrire. Posées sur les vagues, les mouettes de tout à l'heure sont : levées, lancées, hissées, dévalent la pente, grimpent sans effort la vague suivante.

C'est exactement le mouvement de l'écriture de Blackburn : une poésie en passant, des poèmes qui regardent et écument le monde, et les jours, et puis le jour d'après, et puis le jour d'après, avec le filet des vers, une façon bien à lui de circuler par l'écriture. En racontant comment il glisse sur sa vie, Blackburn raconte donc aussi une façon d'habiter avec les autres, d'être quelqu'un pour eux et elles ; et elles & eux, quelques-uns pour lui, des fois de colère

« T'arrêtes de me les brouter bordel t'entends ? »

mais des fois, juste, je vous aime mes amis. L'oiseau permet à Blackburn de signer une sorte de contrat de légèreté avec le monde, et même très tard, même quand le cancer lui aura retiré toutes les chances de voir arriver une autre année, il appellera toujours les oiseaux, et les mouettes spécialement, à la rescousse : pour que les choses soient là, pour qu'on fasse encore des gestes simples, pour que ça continue encore de flotter comme ça et ça va.

*silence le long des trottoirs vides
oiseau solitaire parle au ciel bleu à
l'orme lourd'été*

VIDE ET VIVANT

VIDE ET VIVANT

VIDE ET VIVANT

Le geste simple de boire une tasse de café

Le geste simple de remonter son pantalon

de boucler sa ceinture . ayant chié, s'étant lavé mains et visage,

étant allé travailler . vide et vivant . lourd'été . léger

devant la promesse de mourir .

. la douleur va et revient . le

chat chasse dans l'herbe, la mouette vole au-dessus de l'océan

Paul Blackburn, *[apoe]*

3 POÈMES DE MÉTRO TIRÉS DE *CITIES*

Publié en 1967, Cities est le premier livre de taille de Paul Blackburn. Il regroupe des poèmes écrits dans les années 50 et 60 et le livre est organisé si l'on peut dire géographiquement : New York – la France (qu'il n'aime pas tellement, voire qu'il déteste) – New York – l'Espagne (qu'il aime beaucoup) – New York. Les poèmes new yorkais sont très majoritairement écrits autour de trois motifs : l'errance dans les rues & les parcs ; les femmes ; les voyages en métro.

NARCISSE DE BROOKLYN

Whisky rye, 57°
Besoin d'un meilleur ami ?
Ouais. Moi.

Les lumières
les lumières
les solitaires superbes salopes de lumières
et le pont un pluvieux mardi soir
Deux-étoiles bleues / vertes la ligne
qui donne l'élan et sur le sombre et vivant
fleuve luisant
les sapins de Noël des remorqueurs hurlent et luttent

Minuit

Les gouttes sur les vitres du wagon tremblotent . coulent
Quel
dommage je trouve
qu'elle ait pour seul destin de ne jamais apprendre à faire
pousser un truc
naître ou durer
Les abords du port et cette autre lueur . Le train
est plein d'amants scotchés et loin / de / chez / eux avec qui
j'échangerais volontiers nos peaux
La pluie, R.F.,

balaie le fleuve comme les ponts du balai
Némésis cogne du poing plus loin sur la ligne
Mais j'ai des locaux à garder
& avant de dormir partout des arrêts
& avant de dormir partout des arrêts

Le train se
traîne
cahote
tangué
j'entends
les vagues en dessous clapoter sur les piliers, un quai
d'où partent les navires
pour le Mexique

une affiche qui se lit

PACE O MIO DIO

huile

« Les fleurs moururent quand tu partis. »

Manhattan Bridge
un pont entre
on le dit, une vie et la suivante, on le dit
vaut mieux alors
n'a pas de
bras mort, coule
entre nous est
notre travée notre pont nos
yeux nus
ici ouverts
regarde
reliant n'importe quelle impossibilité... PACE !

PACE O MIO DIO

huile

« Les fleurs moururent. »
Bien sûr qu'elles sont mortes

C'est pas que j'étais une chose verte dans la maison

Je le fus autrefois.
Peu importe.

Le fracas des voitures sur la travée, la voie
l'engrenage
les limites rouillées et impasse/ibles de l'endroit
cambouis

Nous entrons dans le tunnel.
la vitre sale me rend mon visage.

RITUEL VII

C'est quoi qui vient s'asseoir ici et anonyme
rend notre œil inapte à
tout autre usage pendant
des heures ? Aujourd'hui c'est la Méditer-
ranée orientale, elle
s'assoit juste là, complexion
mate, précise
et légère courbe du nez, la
bouche bouton de rose d'une princesse perse, mais dé-
jà lèvres trop pleines
en haut et
en bas et peut-être la seule, la drôle, la grande
putain de Port Saïd ou de Babylone qui professorale s'assoit
ici maîtrisant le crayon à paupière, l'om-
bre parfaite, une
autre ombre se promenant sous les pommettes quand elle se
tourne pour voir le numéro ou le nom
de la station, la courbe précise, des yeux perses
arabes, afghans, indiens, pakistanais, libanais
noirs, noirs, égyptiens, mésopotamiens, bouche pâle, pâle
Elle descend à Union
Square et demande
à une vieille et gaillarde Irlandaise
la direction de la correspondance
Un dernier regard
le métro démarre lentement, trop
lentement, elle reste là,
jambes écartées sous un manteau noir de fausse fourrure, elle
reste juste là, sans fin, ne choisissant
ni une direction ni l'autre, reste
là sur le quai d'Union Square
toute l'histoire de la Méditerranée orientale entre les cuisses
réfléchissant

LE BAILLEMENT

La fille brune

aux yeux

marrons

immenses

dans le train du Queens qui va

travailler, ouvre

tellement la bouche tellement joliment

grande

dans un ba-a-i-llement, que

deux arrêts après qu'elle est descendue

j'ai qu'à penser à elle et je

o-oh-aaaaah-hmm

waouh !

PAGES TIRÉES DE JOURNAUX

À partir de la fin de 1967, Blackburn commença de composer des poèmes au jour le jour. Composer des poèmes est un vieux mot que, je suppose, il accepterait pour ce qu'il fait, lui qui disait souvent *sing straight* / chanter sans détour et probablement sans vibrato. Les poèmes de ces années-là semblent marquer une sorte de pause heureuse, induite par la rencontre de Joan et la naissance de Carlos, en 1969, lesquels sont des personnages évidemment récurrents de ces pages. En décembre 70, on diagnostiqua un cancer de l'œsophage à Blackburn. Il continua à écrire, et à fumer, considérant la mort avec un détachement volontaire. Après sa mort, Robert Kelly réunira les poèmes dans le volume de *Journals*.

J O U R N A U X : NOVEMBRE / DÉCEMBRE 1970 : HIBERNATION

« il empailla un ours dans la grotte tout l'hiver.
Maintenant on le sait. »

L'obscurité gagne

ici . Les oiseaux précoces nous manquent, les vers
sont silencieux sous le gazon lent . le
sapin et l'épicéa frottent leurs branches contre la fenêtre .

Notre sentiment d'étrangeté
de déplacement

d'inquiétude

est apaisé

(au fait) du fait

de nos corps enroulés l'un dans l'autre . la lumière précoce
se déverse, cette fraîcheur, puis

le son débordant de la casserole qui bout, l'
enfant se réveille, de bonne humeur pour une fois .
les branches gémissent un peu dans le vent froid.
Le jour a commencé.

.

L'obscurité gagne

ici . une voiture dans la rue dehors
s'éloigne très vite, le bruit des oiseaux

intense au crépuscule, diminue . Nous vivons

dans la nuit de presque hiver, vivons près l'un
de l'autre dans la nuit, les cris et les plaintes
de l'enfant dans son avant sommeil augmentent

en silence tandis qu'il s'endort
profondément . Nous
nous réchauffons l'un l'autre finalement . Le prochain bruit qu'on entendra
sera le radiateur .

•

Les heures, ce qu'elles sont,
des lignes au sommet d'une montagne en novembre, un
mot que j'avais seulement entendu dans sa forme de sembrance, je
cite un allido ancien, une
allée d'os maintenant devenue
une

apparence . Mon ami Bolles reste accro aux jeunes clitos, et
pense qu'il va se suicider en
accrochant une expo de ses dessins sur les plaques
d'acier renforcé d'un cargo en route pour l'Angleterre,
voir ce qui tiendra le choc d'un voyage de 14 jours . Un
autre ami a mal à l'oreille, mais sa copine va le calmer en
se tenant assez près pour être seulement là . Bon la
question, quelle est la question ? c'est
une autre effaçade maintenant . L'enfant dort

Jeune femme, mon amour, grimpe en somnolant à l'étage et s'assoit sur
mes genoux, j'ex-
plore l'enfer, seules les certitudes peuvent épouser la mort, que passe tout
cela, je veux

S A V O I R quand je serai là à nouveau, quand
tu seras .

zelda, papillon d'une nuit granite, marie-jeanne . Le reste
des chances est de 50 % . les chances

sont .

l'ancre se balance comme une cravache de chameau ces
jours-ci/

le meilleur reste, ma belle, pas
mirabelle, ni kitsch, pas kirsch,

ce que nous éliminons,
ni des picayunes ni des gauloises, mais
là où le N se trouve à la fin de la nuit, pas
hors de vue . profane . profonde . applique-toi, grimpe
dedans entièrement, o chandelle, o fin de,

framboise, l'eau de vie de .. C'est fou ce que ce sommet
ressemble au biplan de . les arbres tachées, le lac qu'on a tous vu
d'un certain angle que

les pilotes ont modifié, peu importe, nous
avons gardé la différence à 1/4 exactement
nous ignorions la différence
gardé la colère & l'amour
équivalents . il y a une suite ? non, il n'y a
pas de suite . Lis la nécro demain matin, il n'y a
pas de suite . libération des fâmmes
elle a tout pris, Mr Hall .

Donald,
gardez la bite haute . ça ne va pas durer .
(Sorcières sont passées)
La magie demeure . le bateau s'en va . arrive à S'thhampton .
À l'étréot dans le canot de sauvetage, pourtant elle roule du cul, un
mouvement
constant, de gauche à droite . Qu'estce
qu'elle fait ?
cette main autour de mon téton droit ?
la main est calme . Êtes-vous prêts ? À présent
les passeports, svp.

25 / 11

« Allez-y mollo, mais allez-y. »
Assis près de la grange,
attendant que mon ami arrive

chien
aboie au loin
il y aussi des bateaux sur la baie, ça
fait longtemps, David,
qu'on n'a pas eu droit à une autre
fille, à un peu de temps à nous, diable,
je ne sais pas à quoi tu penses quand je pense à lutter, mais
il a eu les yeux plus gros que . c'était la saison des pommiers en fleurs sous
un vieux
chapeau et en descendant jusqu'à la grange près de la baie, il resta
debout un moment, écoutant les chiens aboyer

Je pense aux pentes des montagnes, boue de bottes glissante entre les
pierres
et aux porte-arbres sous la bruine, plein le cul de boue plein champ .
buée sur les cils .

Je pense à conduire 72 heures pour m'apercevoir
qu'ils sont déjà partis . Champ enneigé, 2 mètres de haut,
qu'il faut traverser .

Qu'est-ce que nous allons faire avant le déjeuner ?

Essuye la sueur sur nos bras, sourcils, front, ailes du nez .
Et on va pas marcher, pas grimper, pas attendre, on va rester là : scande
« vas-y
mollo, mais vas-y »
comme tu peux .

(pour Tobe & David : 28.XI.70)

•
5.XII.70 : conversation matinale

Je m'assieds dans la cuisine
dès le lever du
jour, regarde la neige légère
chassée sur le bord du toit, blottie
dans le tas de feuilles

Carlos mange
le café chauffe
le ciel pâlit jusqu'à jaune
faible lumière sur
les murs blancs des maisons blanches

Il parle
veut du rab de jus de pomme

Le rouge
moulin à café est là
rempli de
café fraîchement moulu

La cafetière qui finit par bouillir
me parle .

La menthe pousse .
la cigarette se fume toute seule dans le cendrier .
Carlos soulève son bol de céréales pour finir le lait

Il me parle . Avec ses mots .

•

Traduction. de l'anglais (USA), Stéphane Bouquet.

Une sélection des poèmes de Paul Blackburn, traduite par Stéphane Bouquet, paraîtra en octobre 2011, chez José Corti.



Ceci n'est pas Keith



Ceci n'est pas Rosmarie

*Keith &
Rosemarie
Waldrop,*

*local
sans
clef*

Liliane Giraudon, *[apoe]*

“ TRADUIRE EST UN MOT FAUX POUR QUELQUE CHOSE QUI N’EXISTE PAS ”

a) Entreprendre de traduire « Flat with NO key » de Keith et Rosemarie Waldrop (laissons de côté la traduction typographique du titre) c’était indirectement se poser la question proche de « comment traduire un poème anagrammatique ? »... Ou on fait du mot à mot c’est à dire meurtre de l’anagramme ou bien on fabrique une anagramme équivalente et le sens est détruit. Quelle que soit la solution choisie elle s’avèrera incorrecte, pitoyable...

Entreprendre de traduire l’abécédaire « Flat with NO key » c’était donc prendre sur la tête la formule d’Oscar Pastior « *Traduire est un mot faux pour quelque chose qui n’existe pas* ». (Ici, posée en sentinelle, l’impeccable Michelle Grangaud faisant remarquer que le premier poème anagrammatique avait été composé par un couple... (cf. *IF N°7*)

b) Comme l’anagramme, « Flat with NO key » est quelque chose qui sans bouger ne reste pas en place. Un estomac de la langue. Sans cesse les lettres données se redistribuent dans la page. L’alphabet ainsi décliné sonne en successifs coups de billard montrant que l’acte de traduire suscite du retraduire. À chaque coup on cherche à sortir. À s’en sortir. À Bordeaux elles étaient deux (cf. Marie Borel et Françoise Valéry « Un cas sans clef » Ed. de l’Attente 2010).

À Marseille quatre. Dans un premier temps ignorant qu’ils travaillaient sur le même chantier. Bordeaux plus rapide que Marseille (Of course diront les méchants et les jaloux 2013...) À Paris, qu’est-ce qu’ils foutent ?

⁽¹⁾ *Translucifération* de Haroldo de Campos, trad. Ines Oseki, Hapax magazine

c) Mais retournons (en vrac) à une lettre de Pastior (traduite par Michelle Grangaud) et envoyée à Jean-Jacques Viton il y a 15 ans (cf. *IF* N°8)

« Et comme dans l'anagramme, tout texte original qu'on veut traduire a au fond ses règles de jeu, ses malices, d'après lesquelles il fonctionne, ses contraintes, plus ou moins visibles. Chaque texte est plus ou moins un cas particulier qui réclame du traducteur une stratégie de toutes les exceptions possibles. Cette stratégie (ou règle du jeu) ne peut pas être traduite de l'original. Si on la rencontre, ce peut être un miracle analogue. Les miracles sont vraisemblablement toujours analogues (analogues au naufrage dans l'original)... Plutôt un naufrage miraculeux que rien ! »

d) Et pour finir le cocktail introductif, une citation (précisément parce que la citation s'adresse d'un autre endroit, dans un autre temps et dans un autre contexte, à un autre objet) à utiliser sans modération : « Le traducteur de poésie est un chorégraphe de la danse interne des langues, qui tient le sens (ou contenu, ainsi appelé pour des raisons didactiques), non pas comme une finalité linéaire d'un parcours terme à terme, sonnette pavlovienne de la rétroalimentation conditionnée, mais comme la scène sémantique ou le scénario pluridépliable de cette chorégraphie mobile... » ⁽¹⁾

A

1

Les plantes sont armées les unes contre les autres

2

Plantes armées

et l'angoisse apparaît dans l'action pulsion de mort

3

À plusieurs niveaux

plantes, armes, angoisse, pulsion de mort

apparaissent de temps à autre

4

Plantes armées

angoisse et pulsion de mort

apparaissent, si « extérieur » équivaut à avoir conscience,
trompe-l'œil maladroit

5

À plusieurs niveaux les plantes armées

se mesurent à nous dans l'angoisse

quand les images trompe-l'œil apparaissent dedans ou de-
hors – bien sûr à jamais

maladroit

B

1

Le ferry-boat sort de la brume

2

Le bateau bouge d'un royaume de coquilles
à un banc de brume

3

Le bateau bouge des coquilles hivernales
à un banc de brume
abordant une définition binaire

4

Entre hivernales et bateau
Le banc de brume
définit une entre-scène
méandres et méprises
bordel et boucherie

C

1

Les canaux abandonnent la cité

2

La cité abandonne ses citoyens
aux canaux

3

Dans la cité
le long des canaux
cris des chats abandonnés

4

Mais la cité
abandonne ses canaux à ses
chats abandonnés et
ses citoyens abandonnant cité et canaux

5

Jusqu'à ce que cité
canaux
chats et
citoyens
soient collectivement abandonnés au souvenir

D

1

Si je délire sur des singes

2

Si je singe des délires

ils descendent des arbres dans la nuit

3

les délires de singes

descendent des arbres

ceci ne décrit pas le sexe féminin

E

1
Écrire des mots en anglais

2
Écrits en anglais
Les mots partent dans tous les sens

3
Écrit en anglais
chaque écart est
suffisant pour créer un événement

F

1
C'est la forme, pas le fond

2
C'est la forme, pas le fond
que tu foules de fond en comble

3
C'est la forme, pas le fond
que tu foules féroce-
ment jusqu'au fond de la fabrique

G

1

Alors que les voitures aggravent l'embouteillage

2

Alors que les embouteillages s'aggravent
pour la limousine grise

3

Alors que s'aggravent les embouteillages
dans le gris des villes
aucun étranglement de la gravité

4

Alors que des vitesses grincent
dans le gris des villes
la gravité grandit plus légère
qu'une grive au genièvre

H

1
une hésitation prolongée entre

2
Une hésitation prolongée
entre Henry l'hésitant et Hannah la hâtive

3
Hésitation prolongée
entre hâtive
rendue hébétée

4
Hésitation prolongée
paraît hâtive
si on est rendu hébété mais
hilare

5
Hésitation
hâtive – réfléchir à deux fois avant
d'être rendu hébété mais
hilare devant Hannah
pendant le hurlement hystérique des oies hurleuses

I

1

Improbable rencontre sous une lampe

2

Improbable rencontre sous une quelconque lumière
notre incohérence passe inaperçue

3

Improbable rencontre sans lumière
notre incohérence
illisible

4

Improbable rencontre même sous le soleil
notre incohérence
illisible
pour nous toujours incarnée

5

Improbable rencontre sans raison
c'est notre incohérence
illisible
incertaine
en intrusion

J

1
Les tables tournent à Jersey

2
Les tables tournent à Jersey
Jésus sort

3
les tables tournent à Jersey
Jésus ressort avec
un autre joker

4
les tables tournent à Jersey
Jésus veut laisser tomber
un autre joker ob-
jecte un retour au juke-box

5
les tables tournent à Jersey
rejet de Jésus juste quand
l'autre joker pro-
jette un nouveau juke-
box bien plus joyeux

6
les tables tournent à Jersey
il se trouve que Jésus n'a pas lu
Victor Hugo l'autre joker rejette un
au-delà plus joyeux sous
la juridiction de Jupiter

K

1

Jouons au karaoké dans un appartement sans clef

2

jouons follement au Karaoké

pas de kangourou en vue

3

Jouons autrement au karaoké

évitant kangourous

et kulchur

4

Que le karaoké

manque kangourous

et kulchur

grosse caisse et kora sont dans l'appartement

5

Que le karaoké

saute les kangourous

culbute la kulchur

contrôle la kora

ka-boom

L

1
« Nos vies désormais langue »

2
Les langages de nos vies désormais
liés aux longues lignes

3
Nos vies désormais langues
lignes brisées lent déclin
limites et frontières

4
Si nos vies en lent déclin
éclats de lignes pour penser
comment le langage allongé bondit
dans l'étroite perspective d'une fenêtre

5
Alors le lent déclin de nos vies
penserait les lignes
le langage allongé bondit à travers le vide vorace
laisser-passer – figure impossible
feuillage fourni sur terre insuffisante

6
Nos vies désormais langue
éclats de lignes pour penser
bondissant, vides, outre-langue
laisser-passer
faisant pousser feuillage sans terre
dans quelle lande? sur quels sujets?

M

1

Mouvement, un mouvement, disons, des cieux

2

Ou mouvement, disons, de lumière à travers l'eau
fabrique d'eau autre que simple eau

3

Ou, disons, le mouvement de l'eau, pas simplement
de l'eau, mais des eaux, quand elles font osciller
la lumière sur des millions de vagues, monts et merveilles

4

Ou, encore, le mouvement des « cieux »
mené contre des gravités galactiques ferait
gravir en des millions d'années (s'il était assez fort)
et défaire lui-même
l'infini, mince rêve interminable d'espace

5

Mais où alors, le mouvement « céleste »
qui pourrait entraîner les galaxies tombales à se multiplier
en des millions d'oreilles (s'il était assez fort)
mince espace pour de longs rêves immobiles
résonnant dans une lumière mouvante

6

Ces différents mouvements, « célestes » ou autres
modèlent des vagues de lumière pour qui a des oreilles
pour entendre (pas forcément des millions)
traduisant un mince espace non seulement en rêves
mais en sons qui retentiraient plus clair que les sphères
une musique de mouvements maniaques dans la tête

N

1

« Ne rien avoir à dire et le dire »

2

Épargner pour ne rien dire, trouver
le dire nul

3

Épargner pour ne rien dire, trouver
le dire nul
unique nom qui est tout réplique en attente

4

Rien
nul
unique nom
pour un chemin non indiqué

5

Rien
nul
unique nom
un chemin non indiqué pour former
un univers, un néant structuré

6

Rien
nul
simplement un chemin indiquant un nom
sur un univers
non existant, un néant construit
de noms et de nombres

O

1

Comme une orange pressée

2

Comme une orange pressée

Comparaison offerte à propos

P

1

Pléthore de particules éparpillées et diffuses

2

Pléthore relative de particules définitivement éparpillées,
gaz parfait, soleil noir

3

Particules proprement éparpillées,
gaz parfait, soleil noir
avec par ailleurs perturbations imprévisibles

Q

1

Quelle est la question ?

2

Comment peut-on questionner
la question ?

3

On ne questionne pas
la question mais
on la répète en querelle

4

Pas remise en question (la
question) à quel
point peut-on s'approcher de la querelle ?
presque ? quasiment pas ?

5

hors de question de
douter de la question
mais, querelleur, on est
quasiment incapable de quitter
toute tentative de réponses

R

1

Un tract se répand à l'ouest

2

Un tract se répand à l'ouest
un rébus, une rose, pas l'ordinaire, une plaisanterie

3

Se répand dans l'ouest révélé,
un tract ridicule, une rose ordinaire
qu'on me tend, rapidement, de la main droite

4

Un tract se répand à l'ouest
on pourrait espérer une rose ridicule
tendue en plaisantant de la main droite
plutôt que par des gens de droite, radiation, ou récession

5

Ou si l'ouest se répand, dépérit
ridicule comme une rose
tendue de la main droite
et de préférence
exubérante

6

Alors nous prétendons que dépérir c'est se lever,
une rose
quel que soit son nom est tendue de la main droite
et de préférence
avec exubérance recouvre
ce poème ridicule

S

1

Ces chansons sont des chansons douces

2

Chansons douces

nous soupirons avec plaisir

3

Mais avec les chansons tourmentées

nous soupirons souvent

dans un plaisir semblable ou similaire

4

Chansons

soupirs

notre plaisir semblable ou similaire

une solution indécise au dessus des océans

5

Quelle chanson ? quel

soupir ? quel plaisir ? comment une chose

semblable (ou une chose

similaire) peut-elle décider du dessus

des océans ? Chanson ? Ressac ?

6

tu chantais cette chanson

je savourais ce soupir

similaire et semblable,

du son des océans,

ressac de cette chanson,

sensation soleil semence ou pincée de sel

T

1
Sang d'un navet

2
Sang d'un navet
un navet en turban

3
Sang de navet
navet en turban
turban de tristes tropiques

4
Sang de navet
Navet en turban
turban de tristes tropiques
triste chasse au trésor

5
Navet sanglant
turban troué
triste rendez-vous
trésor enterré
tristeza triste citron taché

6
pas de navet
pas de turban
triste trésor
tribal
tache de tristeza
tout ça devant tourner transcendant

U

1

Pierre usagée

2

Pierre usagée
ubiquiste

3

Pierre usagée
ubiquiste
distance unique

4

Pierre usagée
mais ubiquiste
avec des légendes uniques
non usurpées

5

Pierre usagée
mais pas ubiquiste
légendes mesurées et tissus uniques
non usurpées
mots ultérieurs

6

Les pierres usagées renvoient
à l'ubiquité unique
en vue de joies non usurpées
sans le moindre ultimatum
connues en cuisine au cours d'urgentes
recettes jamais ultimes

V

1

Vivantes plaintes des violons

2

Vivantes plaintes des violons
violence froide à nouveau

W

VA ET VIENT

1

Boire du whiskey pas du white-spirit

2

Oublier le whiskey déplacer le white-spirit
au cœur de la wilaya comme si de rien n'était

3

Oublier le whiskey déplacer tous ses espoirs
au cœur de la wilaya comme si de rien n'était
vaine vacuité depuis tant de week-end

4

Évaluer les whiskeys y plaçant tous les espoirs vides
véritable western au cœur de la wilaya
vaine vacuité depuis tant de week-end
fin de neige volutes world music

5

Éviter les whiskeys sans trop d'espoir
traversant la wilaya vide
vaine vacuité envahissant les week-ends
vieilles neiges volutes world music
witz vocatif sans white-spirit

X

1

En avant pour la Xerocopie

2

X xeropies
pour Noël

3

Non, pas les X xeropies
le pour le fantôme du Noël
passé – faxons-en plutôt IX à Xanadu

Y

1
You se souvient de certaines choses

2
You se souvient
du jeune yéti

3
You se souvient
du jeune yéti sous la yourte
quand nous jouions au yoyo

4
You se souvient
du jeune yéti sous la yourte
nous essayions de placer mes jambes
en position du lotus au yoga

Z

Et tout repart à zéro

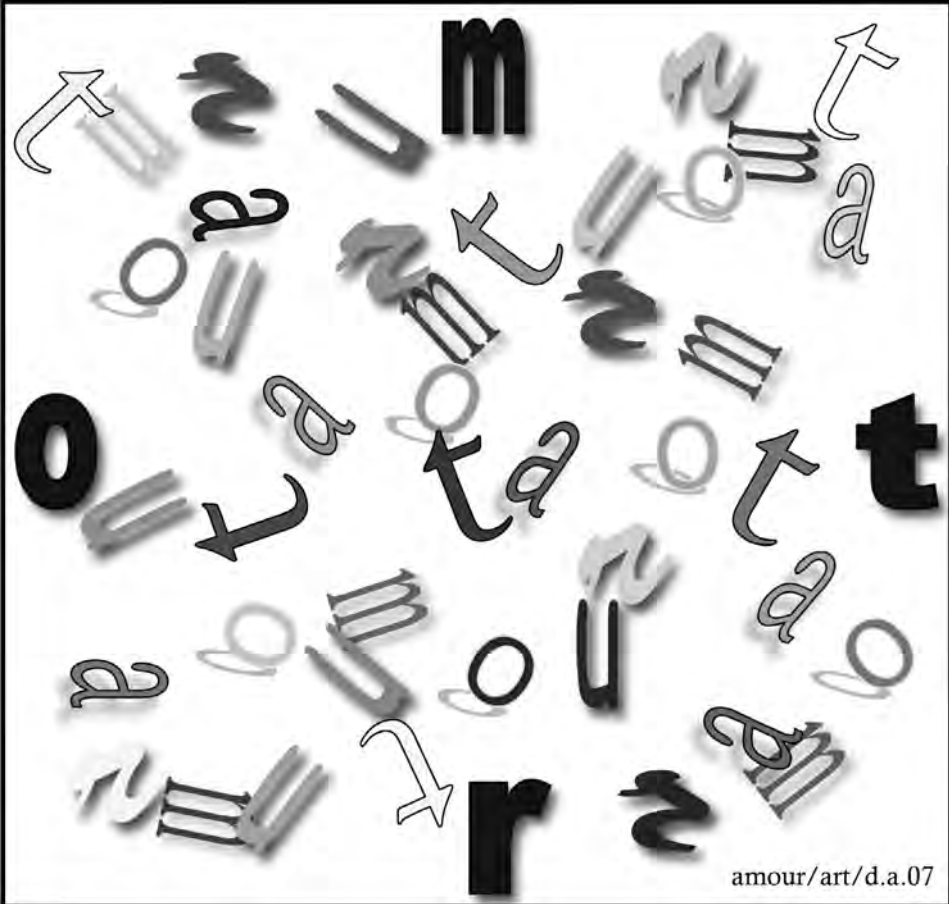
Ces poèmes de Keith & Rosemarie Waldrop, traduits de l'anglais (États-Unis) par Jean-Claude Azoulay, Audrey Jenkinson, Sandra Raguenet et Jean-Jacques Viton (atelier de traduction n°15 de La Nouvelle B.S., Mars 2010) ont été composés en Chaparral Pro corps 9 pour le texte et corps 24 pour les titres, selon une conception graphique de Patrick Laffont. Imprimés sur papier bouffant 90 grs. et en 1000 exemplaires de la revue Action Poétique n° 203 par CCI Label imprim'vert, à Marseille et distribués par les Belles Lettres.

Démosthène

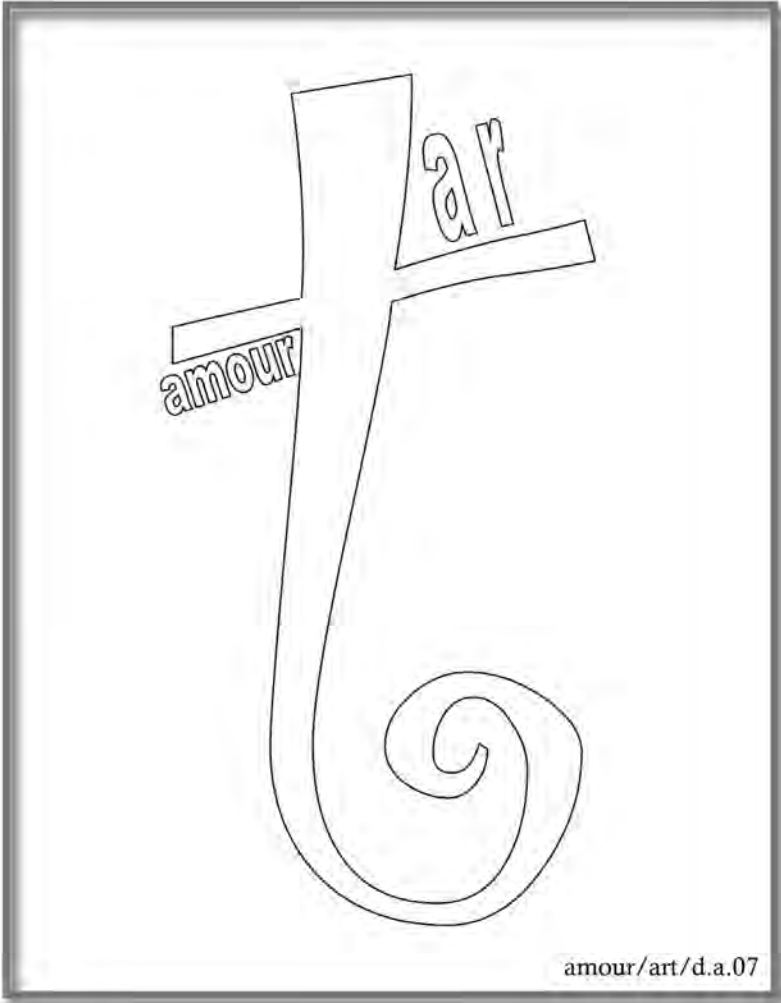
Agrafiotis, [apoe]

l' a our de l' art
l' amour de l' art
l' amour de l' art
l' am ur de l' art
l' am ur de l' art
l' amour de l' art
l' amour de l' a t
l' amour de l' a t
l' amour de l' a t
l' amour de l' ar
l' amour de l' ar
l' amour de l' ar
l' amour de l' ar
l' amour de l' ar

l' amour de l' art



amour/art/d.a.07



*@*amour[©]

amour ^t

amou¹

D.A./07

Céline Faure, [apoe]

OCéROM

(Dublin, hiver 91-92)

Céline Faure a trente quatre ans. Elle a vécu à Dublin, à Londres, à Berlin. Elle réside actuellement à Dijon, en France, où elle vit dans des conditions d'une extrême précarité. Elle a publié des poèmes dans plusieurs revues, mais semble passionnément résolue à effacer pas à pas ses propres traces, comme en témoigne une lettre adressée à François Dominique, où elle demande que ses textes paraissent sous le pseudonyme d'AMUNDSEN (nom de l'explorateur norvégien qui atteignit pour la première fois le pôle Sud en 1911 et périt dans l'Arctique en recherchant Nobile). Le recueil OCéROM étant écrit sous le nom de « Céline Faure », nous avons décidé de nous en tenir à ce que mentionne la page de titre, en laissant le lecteur libre d'apprécier un déni d'identité, qui ne doit rien à l'ironie.

*

la poussière

adhère à la poussière
de mon corps — au milieu de toute cette neige
je ne suis pas disséminée . Des tendons
secrets me
maintiennent en entier . Les synapses jacassent .
Il reste quelques fissures, mais les travaux
avancent . J'ai écopé
avec mes mains rouges
le dernier sursaut de la baraque .

Et maintenant, où sont les fantômes ?
Les vieilles voix sont mortes .
Les échos des voix morts
avec elles . Tout est frappé
d'invisite : casserole de mon ventre
au bout de la queue d'un chat
de l'Île de Man.

*

Rouge ! magma de
maërl
plus que du sang.

Monde rayé
par les barreaux de ma cage fantôme
qui se dérobe quand j'avance
la main
pour toucher son cou brisé

Maison dont le pouls est une chaudière
frémissante sous moi presque en-
dormie — éclat, blancheur
d'une seule étoile à ma fenêtre octogonale —

Monde, monde rayé
géographie natale d'une poignée d'amandes
linge mouillé
de vins de salives
comme j'envie le sort des petites choses
tout autour et
sans voix —

Que ce poème soit muet
qu'il mette en garde ceux qui comme moi
meurent des paroles la nuit .

Soul Laundry

Avec toute cette
écume la mer
me l'aurait rendue
salement argentée .

Qu'est-ce qui l'a
infectée
ici ?

Ensemble nous avons
touché un système
solaire — apprivoisé le lit et la table .

Gravité avec les
restes
pris appui sur eux .

Je crois que j'aimerais même
le visage d'un chien .

Nos gueules
arrimées
pour Halloween .

« Pour votre confort dans la voiture Corail »

Vous êtes au-dessus de votre tête, dans une salle
FUMEURS (par terre c'est tout bleu) —
un cendrier coulissant
se trouve dans le pli du rideau .

Valises volumineuses et/ou
votre Dame de Compagnie.
Vous êtes assis dans la première moitié du wagon . L'autre,
on y a posé des scellés
mais vous pouvez vous y voir :
C'est bien vous, *vous quand tout le reste* — est au repos,
calme comme une poutre, et pas plus vieux
que dans vos rêves.

Nous vous souhaitons à tous deux
le meilleur des voyages possibles .

*

C'est bien ça — ce que les gens nomment mélancolie
tandis qu'ils boivent
(pardessus noir et vert) .

Je regarde la télévision . Vues qu'on a
écrasées sur l'écran, depuis l'intérieur .
C'est le monde on l'a
réduit là-dedans
petit
et carré, cous carrés, orateurs bébés,
minuscules lions dorés qui rugissent
sur le néant qui leur sert de langue .

Mais ça *se passe* .

Elle est vraiment en train de courir, ils font
—réellement— ce qu'ils font .
Une maison, qui fut vide,
qui fut pleine de paroles, n'existe plus .

J'éteins tout, aussi lentement que possible
for the blurring is a treat to the eyes .

Le poète inconnu

Quand l'autre personne sombre, la seule chose à faire est de laisser pousser
le lierre, de développer les membres du cerveau qui n'ont pas accès à la
réalité. Vous déployez
un écran ; lui sous les couvertures projette des ombres animées et profondes
– un chien, un
ptérodactyle, une femme sous les premiers flocons de neige... Les ombres
commencent
lentement à vous dévorer. Vous laissez faire. Vous descendez dans son
affreuse logique, vous
pensez dans sa main et pleurez comme un dos fouetté au sang.

Puis l'enfance vous ramasse à Mardi Gras.

Le même

Je cherche une silhouette avec une silhouette
de chien un visage
taraudé d'étoiles
sur la plage de Sandymount .

Je trouve un visage
dans la cuvette lavé
et libre d'appartenir
à une personne
ou d'être —simplement—
un masque .

Portia

Je veux t'embrasser avec des flocons
de neige dans la bouche laver
les paroles et les toux
blanches . Mais je t'

embrasse avec des braises
plein la bouche .
En vérité mon nom est rouge sang .

Tu sais que je n'attendrai
pas que tombent
les miettes d'or sur mes
épaules.

Je ne suis pas un nouveau-né
rivé à un ventre capable .

*

Puisse le sel
Du vide le terreau
Sur lequel je pose des paroles
M'étouffer — si un matin ton visage
Privé du parfum des fleurs
A perdu son sourire
Et l'inconnu qui va avec le sourire
Je saurai alors que mon nom est mort
Je prendrai corps
Dans une ombre giflée par tes lampes.

Les murs, déjà, rendent des vers fascinés .
Il faut quitter les lieux.

Thierry Panchaud, *[apoe]*

Mise à disposition des corps

(Partie I sur V)

I

Mise à disposition des corps. Les corps sont là. Mis à disposition. On voudrait les toucher. On ne le peut pas. Il n'y a pas d'obstacles. Quelque chose retient de les toucher. Qu'on le voudrait qu'on ne pourrait pas les toucher. Nus les corps sont debout ou assis ou allongés. Ni cheveux ni poils à l'exception des sourcils. Les corps assis le sont sur des chaises de facture simple. La structure est en métal. Assise et dossier sont en bois clair de contreplaqué. Les corps allongés le sont par terre. Ceux debout sont debout. La circulation entre les corps est possible. Qu'on voudrait les toucher qu'on ne le pourrait pas. Que leur disposition relève d'un ordre particulier n'apparaît pas. Ils sont là debout assis allongés. Ils sont placés de telle manière à rendre aisée la circulation entre eux. Chacun occupe un espace au sol suffisant pour la permettre sans risque de les toucher. Qu'on le voudrait d'ailleurs qu'on ne le pourrait pas. Quelque chose retient de le faire. D'accomplir le geste de les toucher se révèle impossible. Chacun dans son espace propre est immobile. Légèrement vallonné en légères dépressions et légères élévations le sol est de couleur verte uniforme. Doux aux pieds. Avec la consistance du caoutchouc. Ni trop dur. Ni trop mou. Difficile de déterminer si l'espace dans lequel les corps sont mis à disposition se situe à l'extérieur ou à l'intérieur. Qu'on voudrait le déterminer extérieur ou intérieur qu'on ne le pourrait pas autrement que par une décision arbitraire. Là où sont mis à disposition les corps ces deux notions d'extérieur et d'intérieur semblent être sans usage. Défaut de pertinence des notions d'extérieur et d'intérieur. Les corps ne bougent pas. Ne se meuvent pas. Les corps sont ceux d'adultes. Il n'y a que des corps d'adultes debout ou assis ou allongés. S'ils sont allongés ils le sont par terre. La posture des corps diffère pour chaque corps. Des corps d'adulte dans la force de l'âge. Ni enfants ni vieillards. Il existe peut-être un endroit pour les enfants et un autre endroit pour les vieillards. Dans l'état actuel des choses on l'ignore. Lieux ou endroits différents pour les enfants. Pour les vieillards. Ou un seul autre lieu pour les enfants les vieillards. On peut aisément circuler entre les corps. On voudrait

les toucher qu'on ne le pourrait pas. Quelque chose retient de les toucher. On peut s'approcher. On peut observer. On peut circuler entre les corps. L'espace entre ceux-ci est suffisant pour le faire sans encombre. Les toucher qu'on le voudrait on ne le pourrait pas. Les deux sexes sont représentés semble-t-il dans une égalité parfaite. Le vérifier prendrait du temps. Les corps sont nombreux. L'espace où ils sont mis à disposition est vaste. Aucun ne bouge. A prendre une vue d'ensemble juché sur une élévation la répartition des sexes apparaît égalitaire. La lumière est étale d'un jaune pâle gris perlé clair. Le contraste d'avec le vert intense du sol n'est guère heureux. Circule-t-on entre les corps ? Pas encore pour l'instant. On le peut. La conviction est là qu'on le peut. Pour l'instant on ne circule pas entre les corps. Pas encore. Le jaune pâle mêlé de gris perle de la lumière est diffus étale. Il est difficile d'en déterminer la provenance. On conclut habituellement qu'elle vient du haut. D'en haut. De ce qui fait office de ciel ou de plafond. Il est tout aussi difficile de déterminer si les corps sont mis à disposition dans un lieu à l'air libre ou non. Les corps à proximité du point de l'espace où l'on se trouve n'apparaissent pas différents de ceux mis à disposition plus loin. Pour s'en assurer il faudrait que l'on circule entre eux. Ce qui est possible a-t-on relevé. Pour l'instant on ne circule pas entre les corps. Nus. Sans cheveux. Sans poils à l'exception des sourcils. L'observation indique qu'il y a une proportion allant vers l'égalité entre les représentants du sexe masculin et les représentantes du sexe féminin. Au moins pour le secteur que la vue embrasse du point où juché l'on se tient. Il n'y a ni enfants ni vieillards. Comment sont les corps en dehors des positions debout assise allongée qui sont les leurs. Ils sont nus. Les crânes sont nus. Sans cheveux. Absence de système pileux sur la peau exception faite des sourcils. On le vérifiera plus tard si on circule entre les corps qu'il ne s'agit pas d'une illusion. Les sourcils peuvent se révéler être tracés au-dessus des yeux à l'aide d'un quelconque moyen donnant l'impression qu'il s'agit de sourcils. Ou phénomène particulier de pigmentation de la peau en lieu et place des sourcils. Le sol est vert. D'un vert intense de teinte médiane entre le foncé et le clair. Le sol sans être mou a la consistance du caoutchouc. Les pieds s'y enfoncent légèrement et le marquent sans doute de leur empreinte. Si la lumière semble émaner pour l'essentiel du haut, il semble aussi en émaner un peu du sol. Beaucoup moins que du haut. Peut-être est-ce un effet de la réflexion de la lumière jaune pâle mêlé de gris perle du haut vers le bas sur la matière de caoutchouc du sol ? De ce dernier s'élève ainsi un nimbe d'environ trente centimètres de hauteur d'une coloration vert d'eau scintillant. Au-delà de la hauteur qu'on évalue à trente centimètres ce halo de verdure se dilue progressivement dans le jaune pâle et gris perlé de la lumière en provenance du ciel ou du plafond. L'un ou l'autre demeure indécidable. Il existe en conséquence une zone d'une vingtaine de centimètres estime-t-on de gris vert. En deçà le vert domine. Au-delà le jaune gris perlé. L'apparence des corps est standard. Il y a peu de variations. Les différences sont moindres. Peau plus claire plus foncée plus brillante plus mate. Rien de marqué. Des variations légères. Il en va de même pour la corpulence. Aucun corps d'enfant aucun corps de vieillard visible. On suppose qu'il doit y en avoir. Ici on n'en distingue aucun. Ils se trouvent sans doute ailleurs. Peut-être dans un ou des endroits réservés. La supposition peut être fautive. Peut-être n'y a-t-il aucun enfant

aucun vieillard. À ce qu'on en voit du moins pas ici. Rien ne laisse au fond supposer l'existence d'un autre lieu où il s'en trouverait. Pas plus qu'à circuler entre les corps –ce qui rappelle-t-on est possible– on ne risque d'en rencontrer. Ainsi mis à disposition on peut observer à loisir les corps. Rien ne s'y oppose. Rien n'indique qu'on ne le puisse pas. De manière générale et abstraite les corps sont beaux ou ce qui est qualifié de tel en fonction d'un ensemble de critères dont on aurait une conscience partielle. Un autre ensemble de critères les révélerait peut-être comme laids ou comme ni beaux ni laids. Des corps à la variété limitée. Tous ont à quelques centimètres près une taille identique. Sans poils ni cheveux la distinction entre mâles et femelles s'opère essentiellement par la présence de mamelles chez les femelles et l'absence chez ces dernières de pénis. Le regard porté sur les seuls visages l'hésitation est permise. En dépit des exceptions on observe de manière générale des traits de visage plus doux arrondis chez les femelles que chez les mâles. Les pubis glabres autorisent une observation fine des parties génitales. Ici rien de rugueux. Du lisse à perte de vue. Ce qui semble être à perte de vue. Un procédé quelconque pourrait tromper le regard. À porter au loin le regard floute. Imperceptiblement la conscience appelle le flou du regard. On ignore à quoi cela tient. Sans doute une question d'optique. Ou d'accommodation de l'œil. Au-delà d'un certain point le désir de netteté diminue. Voire s'effondre. Ne pas voir trop loin. Loin ne sera-ce d'ailleurs pas semblable que de près ? Presque semblable hormis de légères modifications. Dans les membres une sensation diffuse. Nouvelle. Telle des flux le longs des os. Des muscles. Peut-être en cause la station debout. Prolongée. Sur un des monticules du paysage bosselé la main en visière. L'éclat de la lumière pourtant ne la justifie pas. Rien d'aveuglant la lumière supposément à venir d'en haut. Du ciel ou du plafond ce qui en tient lieu. L'un ou l'autre. Avec ces sensations dans les membres on s'assoierait bien. Aucune chaise de disponible. Toute chaise occupée par un corps assis. Dans une position ou une autre. Grande variété des positions. A l'inverse de celle des corps. Ces derniers en dépit des différences qui les distinguent presque semblables. Pas plus que d'enfants ou de vieillards il n'y a d'animaux. À moins de considérer hommes et femmes comme tels. Des animaux. Ce qui apparaît un comble. Pas d'animaux. Ni à voler ni à nager ni à courir ni à ramper. Pas d'animaux. Des représentants de l'espèce humaine mâles et femelles. Rien que. Les premiers se distinguant notamment par l'absence de mamelles au torse. Mamelles dont les femelles sont pourvues au torse. Au nombre de deux. Mamelles aux formes variables sans excès. D'un volume moyen par rapport à une norme dont on dispose sans parvenir à situer l'origine de cette norme. Inculquée par l'expérience ? De force ? De manière innée ou simplement dans une appréhension générale et abstraite des proportions générales des corps mis à disposition. Une chose qu'on ignore encore. Dont on ignore tout sinon qu'un savoir à son sujet existe. Probablement d'une manière ou autre existe. En dépit de leur aspect semblable parmi les corps mis à disposition certains corps se distinguent des autres corps. À l'observation il manque certaines parties à certains corps. Il peut s'agir d'une partie d'un membre tel un doigt une aile de nez un bout du pied une oreille un testicule une mamelle ou l'un ou l'autre des tétons. Jamais un membre en entier ne manque. Il ne s'agit que de bouts tels qu'ils auraient été sectionnés. De manière nette et précise. Pour d'autres corps ce qui manque

n'est pas partie de membres. Des morceaux de chair ont été prélevés. Des morceaux de la taille d'un poing. Guère plus guère moins. L'endroit où la chair a été prélevée ventre fesse bras aine fait trou de la forme d'un cratère. Le cratère n'est jamais profond. Dans les quelques cinq centimètres au maximum. Deux au minimum. Les bords en sont lisses arrondis tendus. Ainsi manque-t-il un morceau de chair à un mollet au bras à la poitrine au ventre à une fesse au cou parfois –plus rarement– à la tête joue tempe front. Aucune trace de sang. La chair apparaît à vif sans saignement. Ou le saignement s'est interrompu s'il a eu lieu une fois. Dans la dépression chair rouge sombre. Ça ne saigne pas. La chair est à vif mais telle séchée. Telle une croûte au début de sa formation. Les corps ne semblent pas avoir conscience de ces manques ou de ces trous qui donnent à penser qu'un prélèvement a été effectué. Dont on ignore la raison ou la fonction. Certains corps sont intacts. Ou leur partie manquante dérobée à la vue. L'absence de poils pubiens laisse apparaître de manière très claire le contour des sexes. Lèvres du vagin pénis. Les testicules échappent en partie à la vue par les verges qui pendent par-dessus. La peau ce qui en tient lieu ce qui semble être la peau est lisse. Il existe des zones où elle se tend d'un surcroît de tension. Ces zones sont situées aux abords des endroits où de la chair a été prélevée ou semble avoir été prélevée. Étroites ces zones où la peau apparaît comme plus tendue aplatissent en quelque sorte la bordure des cratères. Là on se serait plutôt attendu à ce que ça boursoufle. Non. Ça écrase. Il n'en va pas de même pour les bouts de membres manquants. Il y a là une légère enflure en forme de cercle autour de la partie du membre sectionné et à l'intérieur du cercle un plat. Pareillement que pour les endroits où de la chair manque la chair apparaît avec la même qualité. Parfois au centre de cette zone sectionnée brille la nacre de l'os. La moyenne de la beauté des corps n'est pas atteinte diminuée par ces sectionnements et ces prélèvements qui par ailleurs ne sont guère nombreux. Ils existent et à les estimer signes de quelque chose on les a relevés sans pour autant être en mesure de déterminer signes de quoi. Peut-être ne sont-ce là que décorations apparats de corps par ailleurs sans dans leur état de nudité. L'espace dans lequel ils se trouvent allongés assis debout est vaste. Apparaît comme tel au regard posé dessus. La lumière ne varie pas ou de manière si lente qu'imperceptible à un œil non exercé. Le calme règne. Un grand calme. En harmonie avec l'étalement de la lumière pour l'essentiel provenant du haut plafond ou ciel. Pour les corps hormis les éléments dont il a été question les corps mis à disposition sont intacts semblent l'être.

Serge Pey,^[apoe]

J'ai retourné la photo contre le mur
pour que le mur
la regarde
car c'est uniquement le mur
que j'ai photographié
et les murs ont le droit de se voir

Nous sommes si peu
La terre vole des fleurs
qu'elle distribue à la boucherie
de la lumière
Le soleil rote des vitres
dans la nuit

N'oublions pas
certains se posent
la question
de savoir
si les traces d'ongles
laissées par les juifs
dans les fours crématoires
ne sont pas des œuvres d'art

Une mouche dit
que la poésie
est un excrément
à côté
d'une fleur
qui attend
son tombeau

Un homme aligne
des poupées
dans les fauteuils
d'une décharge
Elles applaudissent en silence

le silence des somniers
J'ai glissé une cigarette
allumée dans
leurs bouches de plastique
La fumée s'élève
au-dessus
de leurs têtes
puis les mégots brûlent
leurs lèvres comme
des bonbons acidulés
L'honneur
d'une éthique est parfois
un hasard de l'Histoire
quand l'Histoire ne se retourne
pas comme un déshonneur

Dans ses lettres de prison
Rosa Luxembourg dit
que la beauté formelle
devient une grimace

La lumière reste allumée
en plein jour
Nous fermons l'air
devant la fenêtre

Toute nuit
est une façon de voir
une cave
où le soleil range
ses ballons frais
avec des têtes d'oiseaux

Une vache meugle
et un veau mange
ses mamelles froides
En bas les fumées
du bûcher
continuent
à faire tousser les petits Jésus
des éboulements

Un voyage hallucinogène
peut photographier l'ADN
L'air a des souliers sales
La pluie est une flaque de bière
devant la maison
Les réveils arrachent

leurs aiguilles de jazz
« De rerum natura »
est un traité de physique
nucléaire
etc. etc.

On ne peut réduire
la poésie à l'image
mais si c'est le cas
l'image doit être inimaginable
Perse parle de la neige
comme un dahlia blanc
et d'une chouette
qui gonfle ses plumes
Rimbaud
trouve des fleurs
qui sont des chaises
Certains
peignent aussi
les cheveux des âmes
et d'autres
passent leur rasoir
sur la tête des statues

La démonstration
n'est pas le discours
mais l'acte démultiplié
d'un poème
Les images coulent
dans les jeux de cartes
La poussière repousse
dans le vent
et nous portons
un escalier démonté
sur notre dos

L'homme intérieur
et l'homme extérieur
se partagent
un centre
que le centre
ne connaît pas

Définir une chose
par autre chose qu'elle-même
est impossible
dans le possible
que nous voulons

La poésie
est un exercice spirituel
destiné non à réciter des poèmes
mais à mettre en pratique
des exercices de révolution

Aujourd'hui par exemple
Les trains déchargent
des paquets d'oiseaux
dans les gares
Avec un camion
de fumier breton
on peut payer
les salaires
d'un chirurgien russe
140 clandestins
africains
ont été retrouvés morts
dans le sud
de la Libye

Tout poème englobe
les règles juridiques
applicables au marché
des poèmes

Cervantès a eu la main coupée
à la bataille
de Lépante
Le papillon qui arrive
sur cette phrase
a pris son envol
il y a longtemps
Il ne meurt pas
L'art est un carnaval privé
qui organise
des défilés autonomes
d'autonomie
sans masques

Ma bouche prend ton chemin
de pommes et d'épingles
Tu fais pleuvoir
des crachats bouillants
et des rasoirs
Je t'aime
Nous ne savons pas
si *mourir c'est se distraire*

de l'infini ou le tromper
Aleph est ouvert sur la table
et un aveugle se fracture
dans ses vaisselles de fer
Borges regarde
passer un militaire
La révolution est nécessaire
quand l'univers n'existe plus

L'erreur ne pardonne pas
une seule erreur à sa vérité
La poésie est faite
pour être utilisée
aussi contre elle-même
et les mots qui lui restent
ne sont pas fait pour parler

La vérité ne pardonne pas
une seule vérité à son erreur

Yann Poncelet,^[apoe]

Françoise 2

1.

Utilisation limpide de l'ambiguïté
à partir de «connaître son nom»

Rester immobile

Connaître son nom
«pénétrer dans l'image» : la toucher

Informatiser/Modéliser sa présence
en faire un script

°

De l'autre coté de l'océan
le mur contient le vent
prieuré devient une fois
le volume de lumière

Derrière les paupières
les phrases sont
comme du double vitrage

°

Le groupe adhère aux principes d'équateur
les ratios s'améliorent, la croissance est exponentielle
nous dérivons

De prise de position globale en prise de position globale
La perspective économique
contient éperdument deux

Making of de phrases

La caméra est placée sur le stylo
pour vivre l'action en temps réel

.

Fauteuil rapide, les pays où l'été continu
film effacé, vapeur, film gingembre
relationnel en silicone

2.

Exposé à la lumière, sa présence, son mouvement, le
va-et-vient des détails dans le parc ensoleillé, incapable de fixer la source à
l'instant où je suis

Périscope de l'âme intitulé
l'oubli des impressions & des intentions
inondations de type torrentiel
travelling de mots, etc...

Existence purement cinématographique
comme le blog de ce moment

Le tissu à la forme de la nappe
découpée dans la brochure

°

Chant étroit dans lumière blanche
+ morsures à différents endroits du corps
et de l'esprit de l'autre

Puisqu'il s'agit du marché actuel, de réussir sa campagne, de possibilités et
de potentiels

Puisqu'il s'agit d'organisation de surface, de réseau cristallin, de domination

Vernissage du bracelet
assorti au fourreau en soie

Crêtes d'excitation,
mouvement apparent
miracle 7

...Il y aura dix mille degrés sur la terre, dix mille soleils...L'asphalte brûlera.

Arbres
Eglises
Manèges

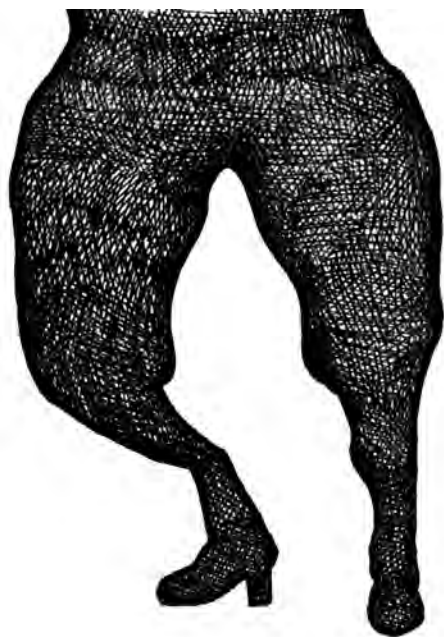
... Une destruction presque totale de tout contenu figuratif

Cécile Richard,^[apoe]

Hic amoureux

(extraits de *Hic & Nunc*)

Chaque matin, Hic a une vie à faire de sa journée. Chaque matin Hic renaît. C'est pour ça qu'il est chaque fois tout fripé comme un bébé. Hic aimerait bien renaître chaque matin de manière agréable. Comme un événement heureux. Hic voudrait être une boule de vie à chaque réveil et que tout roule tout le long de la journée. La boule de vie c'est Nunc. Hic le sait bien. C'est mieux que rien d'avoir une boule de vie comme amie. C'est mieux que de ne pas être soi-même une boule de vie, c'est mieux qu'une boule d'angoisse sans copain. Hic a trouvé un copain. Qui est une copine et en plus une boule de vie. Hic décide d'être amoureux de sa boule de vie Nunc. Comme ça Hic et Nunc c'est pareil. C'est une grosse boule de vie à deux. C'est décidé. Aujourd'hui. Hic est amoureux de Nunc. Nunc sera son amour. Il s'en va lui dire. Hic s'en va retrouver Nunc qui vit dans la ville. Dans la rue. Dans un carton. Il fait grand jour. Nunc dort dans son carton. Hic s'avance, il sourit car il a pris une décision. C'est pas souvent dans sa vie. Réveilles-toi Nunc. J'ai pris une décision aujourd'hui. Nunc se réveille. Elle est un peu fripée, mais ça s'estompe très vite. Nunc est une boule de vie qui reprend très vite sa forme vitale. Bonjour Hic. C'est quoi cette décision ? Hic de plus en plus sûr de lui. J'ai décidé d'être amoureux de toi. Ça s'est décidé ce matin. Tu es mon amour. Nunc, tout sourire et boule de vie. C'est une bonne nouvelle. Hic sourit à nouveau. Tu habiteras chez moi alors. Nunc qui se lève et forme son dos en boule. Non. Nunc dit non pour ça mais pas pour l'autre chose. Nunc explique que vivre avec des murs autour d'elle et des portes fermées, c'est pas possible. Des murs oui, mais à côté. Pas autour. Nunc explique. Les murs ça mure et les portes ça claque ferme. Ça Nunc elle ne veut pas. Alors Nunc invite Hic à dormir avec elle. Dans les cartons. Dans la rue. Dans la ville. Dans un recoin caché du fourbi de la ville. Hic transporte sa caisse avec le matelas dedans. C'est comme ça que Hic et Nunc vivent dans leur caisse d'habitation. Ciel ouvert et Nunc apaisée.



Le sosie

Nunc a la figure qu'elle a, elle a cette figure bizarre afin que Hic la reconnaisse, c'est ce que pense Nunc. Quand Hic voit ma figure et qu'il me reconnaît, alors il m'embrasse.

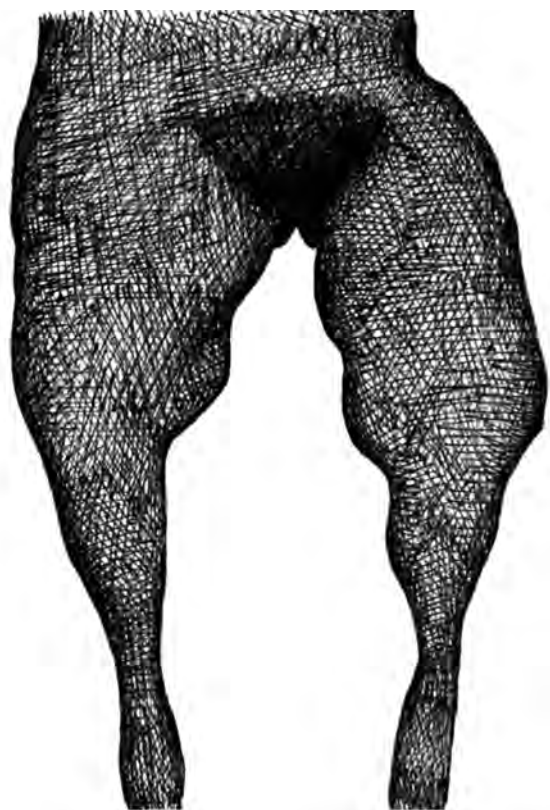
Nunc pense, Hic connaît bien ma drôle de tronche, il l'a connaît par cœur, ma tronche est rigolote, c'est un drôle de trognon, c'est ce qu'il dit, j'ai une tronche super rigolote, en forme de trognon, avec un front super rigolo, des yeux super rigolos, un nez trop marrant, une bouche qui sait rire et faire rire. Tout ça c'est moi, c'est ma tronche, ma figure, reconnaissable entre mille, sauf s'il se présente un sosie femme. Le sosie femme de Nunc n'a pas intérêt à se présenter, car Nunc le butera, le sosie femme craint plus pour sa vie que le sosie homme. Le sosie homme peut bien se présenter, s'il a une moustache, une barbe, des poils qui sortent du nez et des oreilles, alors le sosie homme ne craint pas pour sa vie, s'il est imberbe il craint déjà un peu plus. Par contre le sosie femme de Nunc met sa vie en danger s'il se présente à Nunc. Nunc n'hésitera pas, elle le butera, de sang froid.

Faut pas s'attarder avec quelqu'un qui porte la même tronche que moi, la même drôle de tronche en forme de trognon, le même visage super rigolo. Faut pas s'attarder. Pas question de voir ça, pas question de donner à voir, à tout le monde, ce double obscène et encombrant. Et, surtout pas question de laisser le temps à ce double de prendre ma tronche, de prendre mon espace, de prendre ma place, ici et maintenant, ça c'est niet. Ma tronche est à part, ma figure à moi, à part moi personne d'autre sous ce visage, à part moi pas d'autre tronche simili-rigolote ou je bute.

Robe de princesse

Un jour Nunc se fabrique une robe en tulle, une robe de princesse de quand on a 5 ans, ça lui prend des jours et des jours car Nunc n'a pas la machine qui va vite. Nunc fait toutes ses coutures à la main. Nunc utilise du fil qu'elle récupère sur d'autres habits trouvés dans la rue. Il faut d'abord découdre tous les vieux habits et enrouler les fils autour de bouts de cartons pour fabriquer des bobines de fils. Puis Nunc prend du tulle et trace et coupe et coud, ça lui prend des jours et des jours. Quand c'est fini, Nunc saute de joie, bondi sur place, tape dans ses mains et Hic qui l'entend arrive pour voir. Nunc est drôlement belle.

Le lendemain pourtant, Nunc est en colère, elle a envie de casser la baraque à cause d'une contrariété qu'on ignore, elle a envie de tout détruire y compris sa robe de princesse. Nunc ne croit plus aux princesses, les princesses ça l'ennuie tout à coup. Nunc croit à la nudité des corps comme les animaux, les animaux ne sont pas des princesses, ils ne portent pas d'habits, ou alors ça fait bête. Alors Nunc pour passer sa colère, préfère se mettre dans la peau d'un animal, juste dans la peau, pas d'habit et pas de princesse. Nunc va dans la rue, danse et découpe petit bouts par petit bouts sa robe. Nunc offre les petits bouts aux passants, les passants hommes se précipitent et très vite Nunc est toute nue dans sa peau, dans la rue. Nunc n'a plus sa colère et se trouve bien dans sa peau de femelle sans les tissus autour.



Petite femelle Nunc

J'ai vu les petits animaux qui se terrent, j'ai vu la terre que remuent les tous petits animaux d'en dessous et j'ai vu ceux qui s'accouplent entre eux puis dans la terre.

Tout ça j'ai vu.

J'ai vu aussi le petit animal femelle sexuel, par dessous entre mes jambes. Celui là, je l'enferme ou je le sors, j'ai vu le moment ou je le sors, j'ai vu le regard de Hic l'homme.

J'ai senti la vie avec le petit animal sexuel sorti et la vie avec le petit animal rentré, c'est pas la même. Mon petit animal femelle sexuel n'est pas vraiment rentré, ni sorti, pas comme celui de Hic qui est un mâle, dans ma tête c'est quand même rentré, là, tapi au fond du creux.

J'ai vu tous les visages qui cachent leur petit animal sexuel, j'ai vu certains visages qui le sortent presque toujours, j'ai vu les visages de ceux qui ne savent pas quoi en faire.

J'ai vu les animaux, ceux qui ne portent pas d'habits et qui n'ont pas de visage sexuel, je les ai vu avec leur animal sexuel tout à l'air, à plusieurs, je les ai vu faire, et forniquer l'animal partenaire le temps qu'il faut avec entrain, tout ça j'ai vu.

Le lit

Mon lit il sent bon, j'ai très envie d'y dormir, un jour si je fais semblant d'être morte ce sera dans mon lit. Dans le lit, on est très libre, on peut faire semblant de dormir, faire semblant de rêver et même de mourir, pour être plus libre encore, on peut mourir vraiment. Si c'est possible, j'aimerais mourir en hiver, en hiver dans mon lit avec des couvertures très chaudes et des chaussettes de ski et puis aussi des draps très doux. Si c'est possible, je voudrais mourir dans mon lit le ventre plein, enfin juste ce qu'il faut, pas trop plein, pas gonflé, plat et repu d'un bon repas c'est tout. Si c'est possible je voudrais mourir dans mon lit la vessie vide, enfin presque, je voudrais avoir vidé l'urine avant de dormir, comme un enfant avec un sommeil d'enfant, pour une mort d'enfant qui aurait grandi, si c'est possible. Si c'est possible, je voudrais mourir dans mon lit avec une chanson dans la tête, je voudrais un beau refrain dans ma tête juste au moment de mourir dans mon lit et que ce refrain n'en sorte plus.



Béatrice Velten,^[apoe]

POÈMES

ENTRE DEUX

L'arbre de mes nuits.
Fleurs floconneuses.
Novembre ou mars ?
La hantise du gel.

Tu cherches tes bras

PERSONNE

A C.

*Longtemps
je t'ai entendu crier
avant de t'enfanter
aux taches de son
maternelles.
Grain après grain.*

*Ton cri,
si oblique,
quand de moi
tu es sorti, rampant,
jusqu'à moi,
ici-bas.*

*Tressaillement de
ma blessure
la plus tendineuse.
J'aimerais
que doucement
tu me fermes
les yeux.*

De l'intérieur.

JE SUIS

– pour rire –
un citoyen
et démocrate de l'art
payant son écot
à une république des esprits.
Je me prononce contre
toute dictature imminente
de sens commun et droit.
J'ignore
comment l'argent dirige le monde.
De toutes parts,
le néo-
libéralisme s'achète son bon droit
dans le silence.
Peut-être devrais-je
fonder
une initiative citoyenne de l'art.
Tu te moques ?
Question de possibles.

OMBRES ET MIROIR

Entre les points
des plages

balayées par les marées
La ligne droite ?
Stèle funéraire

L'ondulation
des franges
se glisse entre
tes abîmes et
tes étoiles
Insaisissable.

papillon

*de feuilles-
ascendant
tourbillon vent chaud
qu'un vol jaune
aussi surprenant*

le bonheur

CONTRE TOUT ESPOIR

Réunion d'assureurs.
Au fond de la salle,
un poisson mort
chair rose et juteuse
à fileter sans danger.

Quand te gifle, en
plein vol, convulsive,
la nageoire
immémoriale.

Coup de grâce
coups de mort
aux ombres tapies
qui se rassurent
de s'effacer si vite

les murs s'effondrent
Mais pour toi
le temps se tord
tes pupilles se fendent, verticales,
à l'appel des nageoires
tu entends tourner
l'hippogrieffe
majestueux
de tes peurs

DÉGEL

Sous mes pieds
le sol
spongieux –
plage bosselée
rendue
à nos empreintes

Et le silence
des eaux gainées de glace

NOTENTANZ ¹

L'homme-bulle
Sans doute
il n'existe pas.
Mais je l'ai vu passer,
bouddha aux cheveux longs,
flottant sur son sourire.
Hermaphrodite.
Pétroles et guerres en contrebas.

D'autres oiseaux
curieux l'accompagnaient.
Il écoutait une musique
étrange
qui s'échappait de lui
en grands flocons
vibrants
– Sphärenmusik² –

Quand il a disparu,
il s'est mis à neiger
Et parmi les cristaux fuyants,
j'en ai reconnu deux
qui certainement,
n'existaient pas
et cependant
chantaient.

inaccessible.
Muet,
dans le néant
de ton corps évidé.

•

UN LÂCHER d'oiseaux
noirs

Fil du rasoir
sur fond mauve

et rouge

Voler
dans la lumière

¹ DANSE MACABRE – DE NOTES

² musique des sphères

LES DÉCOUVERTES INTEMPESTIVES

*Dans l'amour,
lividité cadavérique.
Ton corps retient
ton âme
quand,
froide,
hurlant
sans bruit
elle s'affaisse,
dénaturée.
Un point
dur,
cicatriciel,
étranger,
infécond,*

NOVEMBRE

papillon

*de feuilles-
ascendant
tourbillon
vent chaud
qu'un vol jaune
aussi surprenant*

le bonheur

Catherine Weinzaepflen, *AVEC INGEBORG*

Klagenfurt

Il fait beau le 12 mars 1938, l'air est transparent sur les pentes de la montagne et le silence agrémenté de bruits simples : on entend les coups de marteau du maréchal-ferrant et les scies lointaines des bûcherons, la terre des chemins est légère au pas cependant qu'enfle une rumeur à l'entrée du bourg. Des chants âpres, des bruits de bottes sur l'asphalte de la rue principale. Énorme, le bruit qui accompagne l'entrée des troupes SS dans la petite ville autrichienne.

La musique militaire attire la foule, rameute la population, fascine, puis fait pleurer quand on a douze ans. Ses cheveux blonds coupés au carré sont attachés par une barrette sur le front et elle porte un tablier sur la jupe froncée. En socquettes, épais gilet de feutre kaki, Ingeborg, avec Isolde et Heinz. Les enfants se tiennent au bord de la route et regardent défilé les troupes allemandes.

Leur père est sur la place de l'Hôtel de ville. En tant que membre du Parti National Socialiste, il accueille les nazis.

Cimetière juif

à Berlin sur Schönhauser Allee
au mois d'août
le silence d'aucun visiteur
arbres et pierres tombales
recouverts de lierre
vert sombre
en chape de végétation
j'avance entre les pierres
abandonnées
brisées
mêlées
au sein du quartier
de Prenzlauer Berg

on se croirait
en pleine forêt
forêt de l'Histoire
aux troncs abattus
mêlés accumulés
tas immobiles
*Celui qui atteint la sortie
n'a pas la mort au cœur
mais au contraire le jour*
écrit Ingeborg

Celui qui atteint la sortie
en revient
comme des entrailles du monde

Oranienburgstraße

C'est l'été. A sept heures du soir malgré la chaleur encore intense qui étreint la ville poussiéreuse, parmi les touristes hébétés, les créatures font leur apparition, éthérées, perchées sur des talons de dix centimètres. Ont passé la journée à dormir et, le soleil déclinant, sortent en humant les parfums fatigués de la ville.

Bas résille et petit short de satin rose, le débardeur laissant à découvert le dos osseux tatoué d'un *I'm yours* en lettres gothiques. Les cheveux platine, les yeux turquoise entourés d'un cercle tracé à la craie grasse, noire. Anneaux de strass aux oreilles, et la démarche surtout. Chaloupée. Un ange dans la foule.

C'est dans les bars qu'Ingeborg a dû les rencontrer. Les aimer avec cet appétit de l'autre qui était le sien.

Backstage

narcisses de ciment blanc
corolles ciselées
point rouge des pistils

qui a jeté dans l'évier
sur la vaisselle empilée
une brosse souillée de merde ?

dans son pays il y a des prés
on y dépose pour les sécher
les draps au soleil

qui a peint ces visages explosés
aux chairs apparentes ?

Exclue l'abscisse nord-sud

ce qui se passe entre les gens relève-t
-il bien d'eux mêmes ? (John Ashbery)
et les invariants ?
existe-t-il des invariants ?

sur une route de terre
qui avance /
point de vue/
entre deux lignes de broussaille /
j'ai coupé à gauche
: désert
puis j'ai coupé à droite
: désert

il arrive qu'on croie en un futur
pensée que contrarie
le vide

je me tiens à l'étroit
sur un carré d'ermite
trop de nuit au nord
trop de douleur au sud
ne puis plus que
d'ouest en est
et parfois retour
latéralement
moi crabe

Wannsee

comme un tableau
de fin du jour
le jardin est sombre
j'y suis enfoncée
le ciel est bleu pastel
à vingt et une heures
ça moutonne de nuages roses
à la Turner
très haut les hirondelles
humide l'herbe au sol
parfum intense
et toutes mes pensées
pour Ingeborg et Celan
(je lis leurs lettres)
histoire d'amour ratée
que les lettres
non
rien
le mystère entre eux
la nuit progresse
et le froid
il faut
rentrer dans la maison
je suis échouée
sur la rive du lac
sans compréhension



Correspondance

Tant de fois, elle lui écrit sans poster la lettre.

Plus tard (des mois plus tard) elle écrit une autre lettre, à laquelle elle ajoute la lettre non envoyée.

Fin 1962, début 1963 : problèmes psychiques, tentative de suicide, séjour en clinique à Zürich pour Ingeborg.

En France, à la même période, premier séjour en hôpital psychiatrique pour Paul Celan.

J'ai longtemps cru, dans mon histoire avec F. que c'était moi qui étais folle.

Trente ans plus tard, j'inverse ma compréhension du passé.

Bord de mer

lumière grise bleutée
métallique
cataclysmique
en cette fin de journée
je m'éloigne à reculons
sous la lumière d'acier
soleil mauve
ils sont nombreux
agités et heureux
en vacances à la mer
et notre monde
là où rien plus rien ne tient
de ce qui fut promis
ils l'oublent

plage du nord
soleil franc d'exception
et menace de mort

la sirène du ferry retentit
mon tympan se coince
le gros bateau s'éloigne
immuable élément du paysage
à reculons je tire la poussette
en remontant la pente
en face de moi l'enfant
lèche alternativement`
les deux cornets de glace
un dans chaque main
l'enfant qui ne sait rien du monde
gorgée de soleil et de fatigue
se réfugie dans une avidité
d'enfance
ignore que le futur du monde
est d'un bleu méchant
tout comme je l'ignore alors
moi sa mère
hormis l'intuition du jour
lumière métallique
de fin de journée
sur une plage française

Jour blanc

le matin dans mon lit au réveil
mes poignets sont désarticulés douloureux
j'écris toute la nuit
en dormant

Nuit de l'amour

Au cours d'une nuit de l'amour après une longue nuit
l'amant (il portait un manteau rouge) dit :
je suis l'homme le plus heureux de la terre
ça me fait tout oublier
de mes différents passés
je retrouve le plaisir des odeurs
une faim immense
j'étudie chaque trait de son visage
cet homme en manteau rouge et sourire
qui fait des phrases inattendues
m'inspire confiance
ce doit être la lumière
la légèreté de cette lumière
d'un matin d'été dans la ville bleue
après une longue nuit
d'amour partagé

Via de Notaris

il a plu toute la nuit
la pluie tambourine sur le zinc
toute la nuit pour elle
qui ne dort pas
n'a pas fermé l'œil
les cendriers sont pleins
dans le blanc de la matinée
la confusion d'un rêve de sexe
de bijoux de chambre en attique
et la sonnerie du téléphone :
un matin de printemps
de pluie d'insomnie de
rêves mauvais
on lui apprend qu'il a disparu

*je ne peux pas supporter
qu'il soit mort*
comme une petite fille
Ingeborg accroupie
dans le couloir de Via de Notaris
se tord les cheveux

M'écriras-tu quelques lignes ?
demandait-il dans
sa dernière lettre
et elle n'a pas écrit
superflu entre eux
naufragés qui savent tout
l'un de l'autre, se disait-elle

la terreur revenue
insupportable bleu de ces murs
les peindre en blanc

Brûlure

*Le printemps n'existera plus
Des calendriers millénaires le prédisent*

il fait froid
comment se protéger
de soi ?

la pensée trop riche
(la lucidité)
parfois vous tire
vers l'abîme
Ingeborg n'a pas vu
que le feu la menaçait

elle a cru
(la croyance qui paralyse)
elle a cru
qu'il suffisait de comprendre

comment imaginer
un printemps qui reviendrait

Documents & caetera

Kim Andringa, [d&c]

Corneille

Corneille Guillaume Beverloo naît en 1922 à Liège de parents néerlandais. En 1940, déménagement à Amsterdam puis études à l'Académie des Beaux-arts. Avec Constant Nieuwenhuys et Karel Appel, il fonde en 1948 le *Nederlandse Experimentele Groep*, qui deviendra cette même année la branche néerlandaise du groupe *Cobra* fondé à Paris. Le collectif néerlandais est proche des poètes de la génération des *Vijftigers* (Lucebert, Elburg, Kouwenaar...), dont Corneille illustrera plusieurs recueils. En 1950, il s'installe à Paris.

Après des débuts influencés par le cubisme et l'expressionnisme, Corneille découvre après la guerre « la joie de vivre française », Dubuffet, Edouard Pignon. En 1947, il passe quatre mois à Budapest, séjour décisif. Il y fait la connaissance de Jacques Doucet, découvre Klee, Mirò, les surréalistes français. L'imagination gagne en importance dans ses tableaux, où se reflète le chaos du Budapest d'après-guerre - lignes droites des ruines et courbes et ondulations de la végétation. Formes droites et rondes s'assemblent pour former des structures de villes ou des personnages.

Sous l'influence de *Cobra*, en particulier de Carl-Henning Pedersen, apparaissent, dès 1948, des couleurs éclatantes et joyeuses et des créatures fabuleuses : poissons, oiseaux, personnages à grosse tête. L'année suivante, des motifs aquatiques s'y ajoutent : ports, bateaux, pêche... Corneille dit dans un entretien : « *Mes mouvements sur la toile deviennent toujours des oiseaux. L'oiseau est l'image parfaite du mouvement. Ce n'est pas que le mouvement vers le but, c'est aussi la joie du mouvement.* »

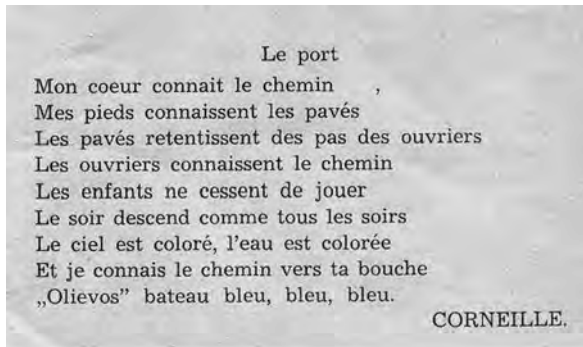
Après *Cobra*, à la suite d'un voyage en Algérie, subjugué par l'élément originel que constitue la terre sèche, la force d'expression des lignes l'emporte sur la narration enfantine. Corneille peint et dessine paysages et compositions abstraites, où la terre domine de plus en plus, et les formes écrasent progressivement les lignes. Après plusieurs voyages en Afrique et Amérique du Sud, la matière se fait thématique dans un rapprochement avec les forces vives de la nature.

L'aspect figuratif réapparaît à partir des années 60. On retrouve à profusion oiseaux, figures d'animaux et de femmes, baignés de couleurs vives et contrastées. Les formes sont compactes, le style accessible. Corneille n'hésite pas, à partir des années 80, à autoriser des reproductions sur toutes sortes de supports commerciaux, du stylo bille à la housse de couette, ce qui l'expose aux critiques. Il s'en défend en réclamant le droit d'exprimer sa créativité par d'autres voies, comme l'avaient fait Picasso et Braque.

Corneille est mort en 2010, il repose à Auvers-sur-Oise, près de Van Gogh qu'il admirait.

On sait peu que le peintre était aussi poète à ses heures, et de surcroît, poète français, car c'est dans cette langue qu'il publie deux poèmes dans le premier numéro de *Reflex* (revue du *Nederlandse Experimentele Groep*), quelques autres dans la revue *Cobra* (numéros 1, 4 et 5) puis encore un recueil, *Journal de la Tour*, qui connaît trois éditions : d'abord en 1975, une édition bilingue en français et en italien, en 1981, une deuxième, exclusivement en français, et enfin en 2001 une édition trilingue comportant aussi une traduction en néerlandais.

Les deux poèmes repris ici sont les premiers, tirés de la revue *Reflex* de 1948. On y trouve les mêmes motifs qui dominent la peinture de Corneille de l'époque : les oiseaux, les poissons, le port. Le seul mot de néerlandais qu'on y trouve, « *Olievos* », est le nom d'un bateau-citerne.



- Le dessin qui accompagne ces deux poèmes (voir couverture 2) nous a été confié par Corneille en 1960. Il a été publié, cette même année, dans le numéro 12 d'Action Poétique consacré à la guerre d'Algérie.

Actualités / Chroniques

Claude Minière, [a/c]

Les valeurs incertaines

Dans le quotidien « La Voix du Nord » en date du 18 décembre, Éric de Montgolfier, Procureur de la République, commente quelques faits de la semaine passée et parle à ce propos de *valeurs incertaines* (« Je sens, à l'échelle de l'Europe, une évolution qui porte sur la montée de valeurs incertaines »). Le magistrat évoque Berlusconi, les policiers de Bobigny, la condamnation de Brice Hortefeux,...

La montée de valeurs incertaines, cela pourrait faire un beau titre de « polar métaphysique », d'un auteur qui se souviendrait de Nietzsche et de Freud, qui vivrait dans l'hiver de l'amour, entretiendrait en lui une mélancolie post-utopie, et mesurerait l'actualité. Nous ne raisonnons point par delà bien et mal : nous traversons un temps de *valeurs incertaines*. Quant aux questions portant sur la « vérité » de la *monnaie*, elles sont liées, comme on le sait depuis Diogène Laërce, à la critique des cyniques.

Mais, *que font les poètes* ? Pascal Boulanger — lequel avait donné pour titre à l'anthologie poétique qu'il réalisa celui de « Un corps certain » — livrait récemment dans *Action Poétique* un extrait de son *Echappée belle 2*. En voici un qui obstinément se soucie d'une possible transmutation, et s'efforce de préserver sa liberté du nihilisme (négation sans dialectique, post-dadaïsme, etc.). Qui fait retour sur l'histoire et fraye une voie morale. La qualité affirmée de son plus récent écrit, c'est qu'il inscrit plus particulièrement sa pointe singulière d'*actualité* dans le processus constant et infini de la langue, des langues et du Verbe :

« entre nous dit quel moulin à larynx le dieu des dieux
celui qui a parlé qui va parler qui dicte qui engloutit
le voici... » (a.p. n°202, page 79)

HERE COMES EVERYBODY selon la formule de James Joyce. Everybody, vraiment ? À l'instant, demain, à la fin ? Justement : dans la *veille*, et sur l'erre.

Éric Houser, [a/c]

< a-chronique >

Dans certains cafés on a envie de s'installer, de rester et de retourner. Pour commencer l'année, je veux citer dans cette catégorie la brasserie Verschueren, dans le quartier Saint-Gilles à Bruxelles. Juste une image : le samedi 1er janvier en fin d'après-midi, quatre personnes, la trentaine, autour d'une table à quatre au centre de ce café ; chacune d'elles avec un livre à la main, lisant. Cette scène m'a frappé, je l'ai trouvée étonnante, d'un étonnement qui m'a procuré un contentement que je ne sais pas très bien expliquer. Serait-ce quelque chose du côté de l'observation ironique : «ceux-là alors, ils n'ont donc rien à se dire ?» Eh bien, pas du tout ! Plutôt l'impression d'une justesse de la scène, d'une liberté dans l'assemblage. En même temps, l'idée que la lecture ici n'isolait pas, ne retranchait pas, mais était une sorte de liant, de circulation entre les êtres : tout le contraire de ce que j'avais toujours plus ou moins entendu dire à son propos, la stigmatisant. À partir de là, j'ai imaginé un tableau à plus grande échelle. Un moyen groupe, puis un grand groupe, et pour finir toute une foule de lisants. Est-ce que cela ne serait pas encore plus surprenant que les foules nues de Spencer Tunick ?



«La différence entre la pensée claire et la confusion est la même qu'entre la répétition et l'insistance». Une phrase de Gertrude Stein, citée par Esther Sermage (qui a traduit, du suédois, *Sonde*, d'Ida Börjel, aux Petits matins). J'imagine «la différence» comme une lame de couteau, avec deux faces en contact chacune avec la partie de la chose qu'elle longe. De Stein, il est question latéralement dans ce livre surprenant, dont l'ultime séquence embraye chaque page/fragment sur une citation et rebondit dans la postface de Nathalie Quintane, *Pluie de girofles*. Cette phrase pas si évidente («La différence entre (...) est la même qu'entre»), je la place en légende de deux série d'images vues récemment.

- La première série provient d'une exposition de travaux récents du peintre Bernard Piffaretti, au FRAC de Haute-Normandie (Sotteville-lès-Rouen). Chaque tableau est peint selon un principe de duplication : ce que BP commence indifféremment sur la partie gauche ou droite de la toile, il le reproduit sur l'autre côté, et l'ensemble est séparé par une ligne centrale verticale, une sorte de zip (ou lame de couteau). **Répétition.** «*Soit le tableau comme un terrain de sport et qu'importe qu'il s'agisse de football, de hand, de basket, de tennis ou même d'une table de ping-pong puisque toutes ces surfaces sont partagées en leur centre par une ligne médiane. Tantôt l'engagement se fait à droite, tantôt à gauche. Le match peut alors commencer. L'issue en est forcément incertaine. Pas une rencontre semblable à la précédente.*» (Jean-Marc Huitorel, *Le tableau est une fenêtre entrouverte sur la peinture*, 2002). Ce qui m'intéresse, dans cette peinture, c'est la transformation du tableau en actes.

- La deuxième série provient d'un livre publié récemment par Eric Pesty, *Pense•bête*, de Vincent Bonnet. C'est un imagier composé de 96 pages pour 96 images publiées, soit une photographie par page, mais dont l'unité est la double page. En feuilletant le livre, on se rend compte très vite que chacune des photographies revient, à droite lorsqu'elle était apparue d'abord à gauche, à gauche dans le cas inverse. **Insistance.** L'effet de cette combinatoire est de brouiller la hiérarchie de la présentation, l'ordre de marche de la lecture, tout en densifiant, par la variation contextuelle, chaque apparition. Un texte de Jean-Marie Gleize, dans lequel il s'explique avec sa propre (et ambiguë, et sexuée) iconoclastie, emballe le livre (première et quatrième de couverture). Quelle forme d'insistance comparable à celle-ci pourrait-elle être trouvée dans l'écriture ? Comment répéter, comment dupliquer mieux (ou pire) ? Avec ces questions me sont revenues en mémoire deux «secondes fois» cinéphiliques, *Une sale histoire* (Jean Eustache), et *Une visite au Louvre* (Danièle Huillet et Jean-Marie Straub). Mais, aussi, une réplique de Woody Allen qui semble n'avoir rien à faire ici : «*je l'aime comme un frère, mais pas le mien.* »

■
Un homme prend possession d'un gros pistolet (un Beretta), puis déambule dans les rues l'arme à la main, la main pendante, le canon de l'arme dirigé vers le sol. Il marche d'un pas ample, régulier. Les gens qu'il croise, hommes, femmes, enfants, ne paraissent pas remarquer le détail. Quand même, au bout d'une dizaine de minutes, deux personnes se retournent sur son passage, elles le montrent du doigt, font des gestes etc. Quelques plans plus tard, l'«individu» est assailli par deux policiers, qui le menotent sans ménagement et le poussent dans une voiture de fonction. Fin du film-performance, tourné à Mexico par Francis Allys, un artiste vivant dans cette ville. Il laisse une impression mitigée, intéressante. La performance est-elle réussie ou ratée ? Elle est peut-être simplement «décevante» (le titre de l'exposition était d'ailleurs *A story of deception*). La chute est susceptible de deux interprétations opposées : l'art est sans force face au réel, ou, au contraire, l'art en impose par ses effets de réel. Mais quelle que soit l'interprétation, l'arme est comme une métonymie de l'artiste, et représente la puissance symbolique dont il est porteur. À l'opposé, quasiment, le récit d'une technique de couverture des livres neufs dans la bibliothèque d'un hôpital, par celle qui l'a inventée. Il s'agit d'appliquer le film plastique transparent adhésif sur le livre à couvrir, à l'aide d'une règle métallique, de manière à ce qu'aucune bulle d'air ne puisse s'y insérer. Ici, c'est d'une habileté technique qu'il s'agit, d'un geste plat, adjacent au livre, qui s'efface dans son effectuation. Si j'étais vidéaste, je ferais un diptyque avec ces deux histoires, avec un zip au milieu.

Henri Deluy, [a/c]

Le brûleur de loups 8

Pierre Reverdy, *Œuvres complètes, II*, Flammarion

Gwenaëlle Stubbe, *Ma tante Sidonie*, P.O.L

Jean-Luc Bayard, *Les roues carrées*, Ypsilon

Manuel Joseph/Myr Muratet, *La sécurité des personnes et des biens*, P.O.L

Marie-Louise Chapelle, *Prononcé second*, Flammarion

Femmes poètes du XIX^e siècle, une anthologie, PUL.

Année 1919, *La Guitare endormie*, Pierre Reverdy.

Et : Traité de Versailles, assassinat de Rosa Luxembourg et Karl Liebknecht, mutinerie des marins français en Mer Noire, gouvernement révolutionnaire de Bela Kun à Budapest (avec les psychanalistes Geza Roheim et Sandor Ferenczi), assassinat de Zapata au Mexique... Et, suicide de Jacques Vaché, publication des *Lettres du guerre*, publication de la revue *Littérature* (Breton, Aragon, Soupault), première exposition des travaux de Kurt Schwitters, Vladimir Maïakovski travaille pour les vitrines (*Rosta*) de l'Agence Télégraphique Soviétique, premier recueil de César Vallejo, derniers poèmes de *L'allegria*, de Giuseppe Ungaretti, série de poèmes dans *Poesia-I* de Fernando Pessoa.

Et, parmi ces événements, *La Guitare endormie*. Notamment.

Année 1928, *La Balle au bond*, Pierre Reverdy.

Et : Indochine, insurrection contre le colonialisme français, Chang Kai-chek en Chine, Salazar au Portugal... Et *Le Grand Jeu*, de Péret, *Nadja*, de Breton, *Le traité du style*, d'Aragon, et la saison d'Artaud au Théâtre Alfred Jarry, texte pour le *Songe ou Jeu de rêves*, de Strindberg, et Cendrars revient du Brésil, publie *Petits contes nègres pour les enfants des Blancs*, début de la correspondance entre Theodor W. Adorno et Walter Benjamin, Carl Einstein s'installe à Paris, publication des *Selected poems* d'Ezra Pound.

Et, parmi ces événements, *La balle au bond*. Notamment.

Année 2010, *La Guitare endormie*, dans le premier tome des *Œuvres complètes*, Flammarion, *La Balle au bond*, dans le deuxième tome. Tout ce qui peut se lire, à ce jour, du plus singulier, du plus important des poètes du XX^e siècle français.

Une BD célèbre en Belgique, une pleine guerre généralisée, au Rwanda et partout dans ce monde, une figurine succincte, un tronc noir, un canard, un autre canard, une coupe de cheveux en forme d'épaule, des ajouts, des fuites, des glissements, un commandant penché sur une carte, trois canards, l'épopée "anarcho-dadaïste" de Gwenaëlle Stubbe (voir l'entretien avec Liliane Giraudon, dans le N° 202 d'A.P.), ce côté carnavalesque, avec ses fanfaronades rentrées, ses mines de rien, l'ostentation dénoncée, les indices d'écriture dévoilés, les détails, les rebondissements, la précipitation mise en page, une logique de la parole qui s'étale, s'enchaîne, glisse un mot sous un autre – sans essayer de faire croire que le mot cache quelque chose –, un autre mot, une phrase, un vers, puis encore un autre, des canards qui reviennent, une autobiographie problématique, la cadence maintenue, l'accélération, un cycle morcelé qui demeure un cycle organisé, un lézard au combat, un zoo qui se cherche, une, puis, très vite, plusieurs bécasses en tournée, le soldat KOB, le caporal Flag, flagrant délit, injustice flagrante...

Et diversité dans les formes, les découpages, une typographie expressive, les corps et les caractères aménagés, les distributions du sens, le sens d'un mot, le sens d'un carré de mots..

C'est du vélocé, avec une maîtrise d'ensemble impressionnante..

Beaucoup de plaisir à la lecture de ce concerto qui n'en finit pas de pétarader dans une angoisse joyeuse.

Avec une préface de Paul Otchakovsky-Laurens, *Les roues carrées*, ou comment lire sans écrire, ou comment perdre dans l'écriture ce que la lecture raconte, ou comment lire/écrire dans un même mouvement de la pensée, ou comment penser avec lire/écrire..

Et la lecture comme lecture de Bernard Noël (BN) ou de Danielle Mémoire, ou du *Dictionnaire de la Commune* ou de la rue Daguerre, ou de la phrase précédente, la lecture comme autobiographie déjouée. La lecture des treize vocables d'une variation, et la *Sensure* quadrillée, l'insertion des livres lus dans le tissu des remarques, des citations, des dédicaces..

Quel livre extraordinaire ! et quelles aventures à nous (lecteurs) contées, directement, l'extravagance, l'insistance de la précision, une histoire des lectures personnelles dans l'archéologie d'une chronologie aléatoire..

Se perdre ainsi – mais était-ce prévu, prévisible ? dit le poète-écrivain -, dans les méandres de la fable : une fable du monde pour un rituel du particulier (Jean-Luc Bayard est-il, oui ou non, l'auteur, en 1996, de *L'illusion identitaire* ?)..

Toute une vie, dans ces quelques pages pour une écriture, proses et poèmes réunis.

Jean-Luc Bayard n'est pas un chroniqueur, ce qu'il écrit se lit dans le commentaire même de ce qui se passe sur la page, et s'éloigne d'une ligne à l'autre (moins compliqué que ça : une légende des livres, la légende d'un retour à soi)..

Il neige, et sur les mots, les couches de mots s'accumulent, légères, légers flocons d'une tragédie...

-Drame social-, tel est le sous titre de ce livre à deux mains, un écrivain, Manuel Joseph, un photographe, Myr Muraret.

Manuel Joseph l'écrit : *il n'y a que vingt quatre heures dans une journée, comme on dit, et entre le ménage, le lavage et le travail, comme les jours de la semaine sont comptés, c'est dur de tenir un journal.*

C'est pourtant ce qu'il fait, et dans ce journal à la mémoire brouillée, son appartement, un nouvel appartement, subit un véritable interrogatoire, et nous apprenons que l'écrivain est un agité, coincé entre une ballade et un projet de ballade vers une banque à la recherche d'un argent qui ne sera pas là...L'insistance dans le détail de ce qu'on sait, de ce qu'on ne sait pas, c'est quoi l'extérieur, c'est quoi Leroy-Merlin, c'est quoi la cigarette, les médicaments, le tramway, le métro, le Centre de réadaptation, la liberté et l'ordre, et Elsa ? et le tourniquet de cette prose insolite, remarquablement précise, trop précise pour ne pas se déplacer sans cesse..

Je suis fasciné par le déroulement, sans tristesse et sans espoir, d'un quotidien "à piston", dont la relation se trouve scandée, découpée, par l'insertion d'extraits de brochures et de rapports émanant d'officiers supérieurs ou d'officines militaires, après les guerres coloniales en Indochine, puis ailleurs, sur "Guerre révolutionnaire", "Guerre subversive", "Stratégie indirecte", "Inventaire politique et diagnostic politique" qui, toutes, ont pour objectif la mise en place de systèmes de lutte contre l'ennemi, la désignation et l'extermination de son allié de l'intérieur (les communistes, est-il dit, à l'occasion).. Très éclairant.

Superbes photos couleurs de Myr Muraret, qui accompagnent le propos de l'écrivain (je suis malheureusement incompetent : les photos demeurent pour moi ou sans intérêt aucun, ou "superbes" !)

Et le livre, pour sa part, est un bel objet...

Et maintenant qu'aucun corps/ne peut : la flamme ? /La flamme à cet égard ?

Le poème, par l'écriture ou la performance, le visuel ou le sonore, ou le tout entremêlé, le poème, dans sa fabrique, est une forme. Une forme, avec, quelquefois, du sens, comme de surcroît.. Chacun le sait, d'où une surenchère de formel.. Mais le formel n'est pas la forme, il peut en être la caricature.

D'où ce plaisir à la lecture de livres dans lesquels se retrouvent, les éléments d'une forme/écriture réussie (de plus, cet accent mis sur la forme/écriture, et sur une rigueur prosodique, peut s'accompagner d'une relecture enrichissante de notre tradition, notamment celle du seizième siècle, notre grand siècle des formes !..).

On le voit avec ce deuxième livre de Marie-Louise Chapelle, *Prononcé second*, titre issu du vocabulaire du droit (après *mettre*, au Théâtre typographique, en 2006), cette relecture peut favoriser le passage du formel à la forme.

Les premières pages du livre présentent une suite de poèmes venus du genre sonnet quelque peu démonté, laissant apparaître une structure, qui devient elle-même un élément du sens..

Ces poèmes et les suivants plus encore, me semble-t-il, dans leur décomposition et leur brièveté sont d'une grande efficacité. "La mise à jour d'un univers intérieur d'une rare densité" (une juste note de l'éditeur), vient troubler de son désordre rauque et fragile, parfois de son désarroi, ce que cet assemblage défait aurait pu avoir de trop évident.

Une anthologie des Femmes poètes du XIX^e siècle, sous la direction de Christine Planté, avec une pléiade de collaboratrices et collaborateurs ; un travail sérieux, approfondi, entouré d'un riche appareil critique : dix neuf poètes, dont Marceline Desbordes-Valmore, Louise Colet (la correspondante de Flaubert), Louise Michel, Renée Vivien, Anna de Noailles...

Une anthologie lue avec une certaine tristesse, car seule Marceline Desbordes-Valmore, mais nous le savions déjà, s'impose parmi les grandes voix de ce XIX^e siècle français. Outre l'affirmation très contestable de l'existence d'une "poésie féminine" – faut-il le rappeler les poèmes n'ont pas de sexe ! - les appréciations ne sont pas convaincantes, et les poèmes donnés à lire sont pour la plupart d'un intérêt limité.

Et pourtant, comme j'aimerais pouvoir affirmer que l'admirable, l'extraordinaire, la formidable, la courageuse, la stimulante, la combattante, la communarde Louise Michel est une poète, et pas seulement une rimailleuse !

Jérôme Duwa, [a/c]

« *Ils vont nous échapper !!!* »

Jean-François Bory, *Sgowefygtom ! Sgowefygtom !* Al Dante ;
Pluies à Manaus, ADLM ; *Les derniers jours de l'alphabet*, ADLM
Frank Smith, *Guantanamo*, Seuil.

En même temps que les trois derniers livres de Jean-François Bory, je recevais un carton annonçant une lecture d'automne dans le parc des monstres de Bomarzo, non loin de Viterbe en Italie. La photographie présente Jean-François Bory devant l'une des fantaisies architecturales de ce « bois sacré » de la Renaissance qu'André Pieyre de Mandiargues avait décrit dans son *Belvédère* de 1958. Jean-François Bory se tient devant la gueule grande ouverte d'un monstre de pierre ; il lit sans s'effaroucher un poème imprimé sur une grande feuille de papier du format d'une affiche. On peut d'ailleurs fort bien déchiffrer une partie du texte à la typographie irrégulière qui commence par : « La poésie est expérimentale ». Plus loin, on peut encore lire : « La poésie est analysable » ou « La poésie est évangélique ». Et la liste des jugements catégoriques sur l'essence de la poésie se poursuit, on l'imagine aisément, tandis que le sourire de Jean-François Bory s'agrandit. Et le monstre à ses côtés ne nous rappelle plus du tout la vieille « bouche d'ombre » hugolienne, partiellement édentée, mais sa face devient clownesque : il rit même à belles dents, cet insaisissable Protée.

Pourtant, un drame a bien eu lieu : abîme, gouffre, ruines, les trois livres de Bory, selon trois codes littéraires (poésie, roman, théâtre) font le récit de désastres, mais le lecteur s'épargnera toutefois les larmes et la mine hypocritement maussade. Le spectacle auquel il assiste, agréablement enfoncé dans son canapé, nous est offert en couleur ; un peu comme si l'apocalypse ressemblait à un bouquet final de feu d'artifice du 14 juillet avec, à la place des traînées lumineuses, des grappes de lettres affolées. Le temps des jugements derniers sur la littérature et la poésie, c'était quand déjà ? Du temps des machines à écrire vomissant des mots armés, du temps où on ne savait pas encore que la seule place pour le poète est à chercher en *post-scriptum* : « tout est dit, hélas (...) » et l'écrivain ne fait que « (...) glaner après les anciens et les plus habiles des modernes » (*Sgowefygtom ! Sgowefygtom !* citant La Bruyère). Alors « Que se passe-t-il ? » pour reprendre cette question qu'on peut lire dans une des bulles détournées de l'un des tableaux théâtralisant *Les derniers jours de l'alphabet*. C'est toujours la guerre et l'on reconnaît bien ce char doré, l'un des objets réalisés par Jean-François Bory, écrasant sans pitié les lettres de l'alphabet composant le mot « littérature », ce même mot qui se trouve également inscrit sur le blindage du char. Faut-il abandonner tout espoir ? La

pièce s'achève sur un chaos de lettres colorées au-dessus duquel plane la silhouette de Satan fondant sur une pile de livres dorés que protège tout de même un dragon à l'aspect particulièrement féroce. On ne connaîtra pas le dénouement, mais déjà une voix s'élève des feuillets d'un livre, pour demander s'il ne se trouve « Personne pour raconter l'histoire ?! » Où est donc passé l'auteur à la fin ?

Il est parti à Manaus. Serait-il à la recherche d'un peu d'exotisme au bord de l'Amazone ? C'est d'un voyage raté dont il s'agit. Il ne fait que pleuvoir à Manaus. « Et en plus c'est gris et sale partout et on ne voit rien. » La pluie gâche tout, le paysage et la possibilité même de le contempler. Toute prédisposition à la flânerie se trouve vite découragée sous les trombes d'eau. Cela justifie assez de prendre la pluie, abolissant toutes les apparences, comme matière poétique, mais sûrement pas sur fond de « sanglots longs » dans une ambiance saturnienne à la Verlaine, ni simplement comme une manière de réactualiser « l'ancienne musique » d'Apollinaire. Ce roman de la pluie brésilienne en explore toutes les nuances grammaticales : il y a la pluie avant la pluie, la bruine qui tombe comme des pointillés, celle qui frappe le sol comme des points d'exclamation. On croyait que le mot « pluie » était tout petit et toujours semblable à lui-même ; c'est tout à fait faux. Il faut le voir occuper les pages, changer de couleur, de taille, se dissoudre, s'étirer et se recomposer avec vigueur, accompagner le rêve de l'auteur jusqu'à devenir un extraordinaire « linceul ascendant ». La pluie engendre alors un temple de gouttes d'eau en pleine forêt vierge saturée d'humidité où l'on rencontre Marinetti, Ezra Pound et aussi Tristan Ranx, l'auteur de *La Cinquième saison du monde* qui a mis en scène Gabrielle D'annunzio. Enfin, le voyage de l'auteur commence à partir du moment où il s'endort dans cet hôtel aux draps humides et qu'il se retrouve de plus en plus seul avec sa compagne. La pluie a tout emporté, anéantit tout le décor sauf les mots qui permettent que tout recommence.

Est-ce le même rêve de forêt vierge qui se poursuit dans *Sgowefygtom !Sgowefygtom !* ? On retrouve Apollinaire, Pound et Marinetti. On retrouve la luxuriance des lettres colorées, vraiment réjouissantes à voir, si libres, si insouciantes de signifier. Et puis, il s'agit aussi d'un voyage : « C'est le voyage du langage ». Et c'est aussi un livre qui donne la parole à un livre, plus exactement au Livre qui dégorge continûment une procession de lettres, véritable cataracte, coulée volcanique irisée comme si on était remonté à la source de l'écriture. Est-ce la fin du voyage ? Non, semble répondre Jean-François Bory, c'est un voyage « pour Finircommencer ».

*

Où se trouve le camp de Guantanamo ? À Cuba et aussi nulle part, puisqu'il s'agit d'une zone d'extra-territorialité, d'un espace entièrement dévolu à l'interrogatoire de présumés terroristes, de combattants hors-la-loi, selon le vœu de G. W. Bush. Rien n'est pareil qu'ailleurs à Guantanamo. C'est peut-être parce qu'on ne sait pas avec une assurance totale tout ce qui s'y est passé et ce

qui s'y passe encore aujourd'hui, alors que la décision de fermer le camp n'a pas encore été exécutée, que la poésie doit partir en éclaireur, être encore « en avant ». Mais elle n'y va pas à l'aveuglette, sur de simples suspicions ou en se fondant sur des rapports de témoins extérieurs dénonçant à juste titre les conditions de détention, voire l'usage de la torture. La poésie part sur le motif extrêmement épineux d'un camp de prisonniers notoirement scandaleux, parce que des mots, des phrases, beaucoup de phrases ont pu être libérées à partir de mars 2006 lorsque le gouvernement des États-Unis a publié, à la suite d'une plainte, un large ensemble d'échanges entre détenus et ceux qui les interrogent et les jugent. Frank Smith est parti de cette matière surabondante, sûrement à la limite de l'illisible, à coup sûr nauséuse pour en faire ce qu'il nomme une « fiction ». Le livre s'ouvre sur cette phrase innocente, polie, pleine de compréhension qui semble si loin des grillages et des costumes oranges des prisonniers, qui semble si loin de la réalité carcérale de Guantanamo : « Nous allons vous poser quelques questions/ afin de mieux comprendre votre histoire ». Tout au long de cette lecture éprouvante par la douceur des échanges et la modération des propos, on est constamment placé devant l'évidence qu'il paraît impossible de parler au sens vrai à Guantanamo, que les paroles circulent, mais ne touchent pas celui qui peut décider souverainement, en dehors de tout contrôle juridique ordinaire, si ceci est vrai ou faux. Toutes ces paroles de justifications, de prières, ces récits de passeports volés, de familles perdues, de malentendus, de passages à tabac et de guet-apens, pour se confronter à l'impersonnalité d'un dialogue avorté. Il n'y a pas vraiment de personnes à Guantanamo. « On » règne : « On répond qu'on n'a pas de famille au Pakistan » (p.11) ; « On dit que depuis qu'on est arrivé / à Cuba, / on souffre terriblement. » (p.74) ; « On dit qu'on aurait déclaré avoir officié comme gouverneur du district de Narang alors que les Talibans étaient au pouvoir. » (p.55)...

Frank Smith parvient à conférer à la forme oppressive de l'interrogatoire une nouvelle dimension qui n'est ni la plainte, ni le réquisitoire. Cette invention formelle permet d'entrer dans les choses conformément à la citation de William Carlos Williams placée en exergue de l'ouvrage : « No ideas, but in things ».

Guantanamo est aussi ce lieu où s'éprouve, malgré tout, cette possibilité incroyable de résistance, alors que tout ce qu'enregistrent les interrogateurs ne paraît pas avoir plus de poids à leurs yeux qu'un pur bavardage : « L'homme dit qu'il n'a rien à dire. » (p.59). La poésie n'a peut-être plus à se charger d'idées, mais cela, cette « chose »-là, il vaut sûrement la peine qu'elle le dise sous la contrainte d'un monde réinventant toujours l'inacceptable.

Jean-Pierre Bobillot, [a/c]

Voix, etc.

66. [Julien Blaine] : *La perf en fin*. *La recherche de Julien Blaine*, un film réalisé par Piero Matarrese : DVD 60'45", avec *La perf en fin*. *Le livre a cura di* Patrizio Peterlini (Adriano Parise, Verona-Ventabren, 2007-2008) : 94p. — Collectif : *Marie Kryszynska. Innovations poétiques et combats littéraires* (Publications de l'Université de Saint-Étienne, sept. 2010) : 244p. : 21eu.

POète « en chair et en os », activiste impénitent, exégète exacerbé de l'exagération primitiviste autant qu'avant-gardiste (c'est, quelquefois, tout un), Julien Blaine, l'homme qui interviewa les éléphants, donne ici, en réponse aux sollicitations de ses amis italiens, et en toute liberté et sérénité — sur fond de pessimisme radical, mais combatif —, mieux qu'un *cours minimal sur la POésie contemporaine* (comme il le fit, naguère, aux éditions Al Dante) : un tour d'horizon complet, illustré et argumenté (dont la cohérence *se voit* dûment précisée, et renforcée, par la grâce du montage), de sa propre POétique — s'agissant, aussi bien, de commentaires généraux et fort éclairants quant à sa propre démarche, que d'observations plus générales encore, et non moins stimulantes, sur l'histoire de la POésie ou, plutôt, sur la marche de la POésie dans l'Histoire (l'histoire de l'Homme) et sur le sens ou, plutôt, sur les *effets de sens*, POLITIQUES autant qu'anthroPOlogiques (c'est, plus d'une fois, tout un), que peuvent bien rechercher, ou susciter, par leurs œuvres ou leurs attitudes, tous ces « horribles travailleurs » qui se reconnaissent, peu ou prou (*se reconnaissent* : chacun soi-même, et : les uns les autres), sous le terme — toujours plus ou moins galvaudé, toujours renaissant de ses hontes, de ses guerriements à la Pyrrhus et de ses pires dévoiements —, sous le terme, donc, et dans le rôle, toujours disPONIBLES, contre clans et curé(e)s, de : « POètes »...

De préalables *performances* filmées alternent avec les proPOs, filmés « au présent », de leur auteur et exécutant, qui n'hésite pas à les commenter, tant dans leur intention générale que dans le menu, très concret, de leur déroulement : se livrant alors, dans un style qui n'appartient qu'à lui, à de véritables *explications de texte*. Car — rappelant à l'inverse que tout POème est acte —, ces actes-là sont, de part en part et à part entière, *des POèmes*, comme il le dit, explicitement, dans l'une des séquences les plus passionnantes : celle qui démarre sur une version en plein air d'« Ecfruiture », se poursuit avec une substantielle et lumineuse analyse de ladite « performance » ou *action*, et se termine par une mise en parallèle de ce que fait, à lui seul, le POète et de ce que font la Pythie, ses transcripteurs et ses interprètes — menant, tout

naturellement, en manière de clausule, à une version de « La Pythie claustrophobe ». Après POnge, c'est ici l'équivalence du *parti-pris des chairs* (le monde muet ou hurlant des chairs, vives ou nécrosées, signifiantes d'un POint de vue freudien ou non-signifiantes à l'instar de la « matière hylé » du POème, suivant Julia Kristeva) et de la *rage de l'expression* (au sens étymologiquement concret, charnel, vocal, soufflant, souffrant, giclant, maculatoire, du terme), qui se voit hautement affirmée, légitimée, et exemplifiée...

Que ceux qui croient encore avoir affaire à quelque naïf sPOnanéisme romantique attardé, relifté contre-culture pré- ou post-Soixante-huitarde, veuillent bien considérer l'implacable précision argumentative avec laquelle le POète POéticien démonte le processus de construction / effectuation du sens tel qu'il résulte du disPOsitif mis en place et de la dynamique réglée (quoique laissant place, par bonheur, à la fantaisie !) des gestes, actions et proférations qui constituent, bouclé par sa *chute finale*, le POème. (Ce qui ne signifie nullement que toute sPOnanéité en soit par principe exclue, ni que la dimension contre-culturelle et les implications POlitiques issues des années 60 et suivantes y soient reléguées aux oubliettes de l'Histoire...)

Dès 1958, François Dufrêne était en mesure d'affirmer : « C'est à la lumière mise en code des théories lettristes que, dans l'émancipation du langage, le rôle primordial d'Artaud ne fait plus l'ombre d'un doute. Et ceci, dans la pleine mesure où l'on n'assiste pas à l'irruption du cri chez Artaud en particulier mais où le cri, pris comme un tout se suffisant, tend à se généraliser et doit d'ores et déjà être considéré comme un phénomène d'époque [...]. Reconnaître qu'Artaud s'inscrit, en faisant corps avec ses cris, dans ce contexte, n'enlève à la singularité de sa colère, de son tourment physique, moral, mental, rien. La subjectivité irréductible d'Artaud, l'irremplaçable, coïncide avec un *besoin objectif de renouveau formel du langage poétique* », etc.

On en dira autant, *mutatis mutandis*, des cris que POUssé Julien Blaine, et de ce qu'il dit du cri. Sous diverses formes, selon les contextes d'apparition, les intentions particulières et le talent des uns et des autres (ces uns, on va le voir aussitôt, pouvant être, exemplairement, des unes...), ce « besoin » a trouvé à se manifester, plus ou moins inopinément, houleusement, voire scandaleusement, au fil sinueux, emmêlé, sans cesse rompu puis repris, de l'histoire, fragmentairement et lacunairement écrite encore (et pour cause), de la POésie moderne.

Et certes, ça « criait » déjà, dans l'écrit —c'était bien *l'écrié de l'encrier*—, sous la plume de Rimbaud, de Ducasse, de Baudelaire même, comme l'avait très bien repéré le jeune Verlaine, dans son long et précoce article consacré à l'auteur des *Fleurs du Mal*, dès 1865 ; et, plus encore sans doute, dans l'« orgue de Barbarie » de Laforge qui à son tour avait distingué, sous les strophes de *Sagesse*, « des vagissements, des balbutiements dans une langue inconsciente ayant tout juste le souci de rimer » : mais, précisément, c'était dans l'écrit, et le cri y demeurait crypté, crispation littérale, soupir inentendu sous le crissement de la plume, qui d'un trait l'abolit, *vocalité sans voix*, tapie là, palpitante et attendant son heure, au c(h)œur de la bibliosphère.

C'est, inopinément donc, la dimension *scénique*, surgie dès 1878 aux *Hydropathes* —où fréquentèrent Laforge et Kahn— et s'épanouissant à

partir de 1881 au *Chat noir*, qui permit à quelque chose comme le cri de faire une irruption remarquée (mais, bien sûr, superbement ignorée de ceux qui spécialistes de la POésie aux XIXe et XXe siècles...) dans la profération POétique même, bousculant sans trop de ménagements habitudes et valeurs attachées, de salon en banquet, à la *diction* —à la « récitation »—, dûment socialisée, du POème. Ce fut le fait, principalement, de deux artistes aujourd'hui encore (s'en étonnera-t-on ?) largement sous-estimés : Maurice Rollinat et Marie Kryszewska ; ils le payèrent au prix fort, cette dernière en particulier : femme, étrangère, quelque peu provocante, elle s'attira bientôt toutes les haines et les accusations —et s'il est probable qu'elle ne *criait* pas à proprement parler, il est sûr que sa façon d'être, de dire, de chanter en public firent à beaucoup l'effet d'un cri : « ...le cri d'Kry (*bis*) [...] le cri d'Kryszewska », comme le martelait finement une chanson d'ÉPOque...

L'histoire se Poursuivit, mouvementée et nomade, de cabarets expressionnistes (Berlin, Munich) en *Cabaret Voltaire* (Zürich) et en « Music hall » futuriste, de *Poème à crier et à danser* (Albert-Birot) en 200 fois « hurle » (Tzara), et devait rebondir, à la Libération, dans les caves de Saint-Germain des Prés où les jazzmen et leur *scat* furent bientôt côtoyés par « la folie lettriste » (selon la formule du narrateur de *Traité de bave et d'éternité* d'Isou, 1951), que dépassèrent à leur tour l'ultra-lettrisme avec les *mégapneumies* de Wolman et les *crirythmes* de Dufrenoy, et le déferlement du rock 'n' roll : « a-wop-bop-a-loo-bop a-lop-bam-boom ! ». Un peu plus tard, c'est en plein *Rolling Stones Rock and roll Circus* (11/12/68), puis lors du fameux *Toronto Rock'n'roll Revival Festival* (13/9/69), qu'un autre cri —le cri de *l'autre* ?— devait à son tour stupéfier (et, quasi unanimement, consterner) l'assistance —une assistance, pourtant, réputée la plus *faite au cri* : celui, inopiné, inassignable, de Yoko Ono. Insinuons-le, seulement : femme, étrangère et quelque peu provocante, cette artiste ne s'attira-t-elle pas elle aussi, sitôt apparue sur le devant de la scène, toutes les haines et les accusations ?

Interrogé, pour France Culture, à propos des crirythmes, Dufrenoy évoquait la chose en termes plaisants : « je me jette sur le micro comme Mathieu sur sa toile ; enfin, j'ai rien à f*** avec Mathieu mais tout le monde comprend ce que ça veut dire... » On comprenait, en effet, que le cri était un geste : vocalité ici ; là, picturalité. Avec l'action intitulée « Ch'I », Blaine, en un concentré-éclair de Dufrenoy et de Mathieu (!), enchaîne d'une seule et même volée geste vocal —brut d'*ex-expression*— et geste pictural —qui en apparaît, dès lors, comme l'enregistrement sismographique immédiat : un *tracé pneumatique*. Curieusement, passant outre à la « discrédence » son/image, revendiquée par le cinéaste, c'est ce que suggérait déjà l'aléatoire concomitance, tout au long du « récit lettriste » de *Traité de bave*, des « Glohach ! » répétés et autres mots-nomatopées de Dufrenoy (*J'interroge et j'invective*, « poème à hurler ») avec l'informelle danse des « ciselures » de la pellicule, à l'écran...

Véronique Pittolo, [a/c]

Tomates, **Nathalie Quintane**, P.O.L

Dans ce petit livre vigoureux, Nathalie Quintane pose la question de l'engagement. Elle interroge nos inquiétudes : sous le joug du capitalisme sauvage, quelle est aujourd'hui la mission de l'écrivain ? Où se situe son devoir ? Est-il un artiste professionnel invité dans la grande parade culturelle des festivals de poésie et autres Printemps festifs ? Un(e) « rien de spécial » ? Au nom de quoi peut-on s'autoriser à porter le discours de l'aliénation, dans le sillage de la faillite des utopies ? Bien qu'elle désire remuer quelque chose du malaise ambiant (état policier, dégringolade des acquis citoyens, fascisme qui ne dit pas son nom), Quintane assure écrire un « livre muet ». Cependant, elle fait résonner à travers sa musique personnelle, ses signifiants qui grincent et alertent. Stigmatisant le *beigisme*, la standardisation molle d'un monde dégrisé, elle affirme qu'il est urgent de lire des textes intenses (politiques), parce que les textes littéraires n'ont pas suffi à modifier notre vision du monde. Appartenant à une « minorité parce que lisant des livres et en écrivant je suis tout de même née d'employés, eux-mêmes nés d'ouvriers, minorité parce que, bien que mesurant un mètre quatre-vingt, je suis une femme, etc... », elle pense que la littérature *littéraire* n'émancipe pas.

À mon avis, la littérature n'a pas à servir de bombe ou de *dangereux brûlot**, elle doit poser les bonnes questions où on ne les attend pas, ou ni les politiques, ni les journalistes ne s'aventurent, encore moins les historiens. Quintane est suffisamment virtuose pour penser le langage politiquement ET littérairement, dans le concret (elle a lu les poètes américains), et dans le phrasé de la tradition debordienne (Bossuet, Saint-Just).

Le regard acéré, la touche incisive, quand cela convient à son propos, elle prend la prose brillante de la tradition; à d'autres moments, elle préfère l'écrit-parlé, le *popu accessible*. De l'élégance au trivial, elle passe du costume au survêt, du tailleur à la robe de chambre. Cela provoque de grands écarts, du traité au dialogue incongru, du billet d'humeur à la confiance parodique. Divers registres d'écriture se télescopent sans se heurter dans un exercice de style militant et passionnant. Les injonctions de la Ministre de l'Intérieur transformés en tics domestiques et maniaques - « je ne marche pas sur le savon quand je suis dans la baignoire... » - en disent long sur le délire du tout sécuritaire qui absorbe sur le même plan les enfants hyperactifs et les sans-papiers, le compteur de gaz et la porte blindée du citoyen français. L'héritage de Blanqui est bienvenu, de même que la réflexion à propos des révolutionnaires clandestins (Coupat, Rouillan). Rouillan réduit à l'équation

*Commentaire de Sitaudis, à propos de *Tomates*

« homme énervé » indique à quel point la culture politique est aujourd'hui confuse, voire absente, et lorsque Quintane évoque dans un entretien avec Jean-Paul Curnier, le rôle du peuple à propos des émeutes de banlieue, l'illusion du jeune «qui n'a aucune place dans l'économie autre que celle de consommateur», elle touche le malaise profond de notre époque : l'impuissance à sortir d'un système pervers dans lequel le consommateur exclu de la production est réduit à un statut d'immaturation et d'infantilisation.

La question de la révolte, de l'injustice et de l'incapacité de briser les liens avec une société anesthésiante, soulève une autre question, délicate et jamais complètement tranchée : comment en sortir ? Ou encore : la violence est-elle nécessaire ? La «causerie intime avec Robespierre ou Saint-Just» permet d'espérer que la Terreur est toujours à l'ordre du jour, encore faut-il savoir nommer et situer l'ennemi (le consensus médiatique ? La morgue des politiques ?). « Ce n'est pas parce que nous avons quarante-cinq ans ou cinquante-cinq ans que nous ne voulons plus vivre une vie intense ou que nous ne voulons plus écrire de textes intenses. Ou les lire ». Ce livre prouve, dans un ton jubilatoire, que là où il y a désenchantement, il n'y a pas forcément dépression, qu'il est toujours possible d'écrire des livres qui pensent, de lire des œuvres intelligentes, de manifester son mécontentement avec les moyens du bord.

« Autre chose qu'une insurrection aura donc lieu dans ce livre », la valeur d'une écriture n'est pas seulement esthétique (poétique) ou politique, le rôle de l'auteur n'est pas une mission ni un sacerdoce. Si aujourd'hui des poètes s'emparent du sujet *Révolution*, c'est qu'il est temps de balayer un peu plus loin que devant sa porte.

Yves Boudier, [a/c]

Revue & Revues

canicula. (n° 36 et dernier numéro) 26, rue des capucins. 69001 Lyon.

Avec les *Maximes du trou* de Lucien Suel, cette singulière et attachante revue cesse sa parution. Depuis le numéro 0 d'octobre 2001 (Jean-Marie Gleize), nous avons pris l'heureuse habitude de clore notre chronique avec cette unique page riche d'un texte ou d'une photographie. Merci à Claude Yvroud pour ce parcours original : « *Pour la suite, quant à la forme de la suite si elle prend suite et comment, on ne sait pas encore. Nous nous laissons ici, le temps de la réflexion.* » Un espoir, donc.

Ligne 13. (n° 2, automne-hiver 2010-2011) 2, rue Edmond Champeaud. 92120 Montrouge. www.ligne-13.com. Distribution par Calibre.

Dirigée par Francis Cohen et Sébastien Smirou, ce numéro accueille des dessins de Jean-Michel Fauquet et invite, sous l'infinitif *Enjamber*, une bonne douzaine d'auteurs de générations différentes mais tenues par la même préoccupation d'exigence, les formes, elles, demeurant variées et variables. Michelle Grangaud voisine ainsi avec Jacques Roubaud (*Débordés*, 87 propositions sur l'enjambement, le débordement, le vers international libre, le VIL, dont le mode d'existence est la PIS, poésie internationale standardisée, dont les serviteurs sont les POMs, poètes mondiaux), Roger Lewinter, Emmanuel Hocquard (en entretien à propos de Gilles Deleuze avec Francis Cohen), Xavier Person (en parallèle à François Matton). Poèmes, textes, essais réflexifs de Pascal Poyet, Stéphane Bouquet, Bernard Dubourg, Luc Bénazet (« *si donc, à travers elles-mêmes, les choses. Car / elles portent les parlers / qui passent* »), Pierre-Henri Castel, Judith Elbaz, Cécile Mainardi, Alain Cressan et Georges Lote, en post scriptum avec « *Les Appareils* », texte qui me fit penser avec grand plaisir au travail d'un Jean-Michel Espitalier.

camion. (n° 0, juin 2010) Revue véhicule de fragments. Paul Anders / Sarah Kéryna / Alain Bordes. Diffusion distribution : les Éditions Sonato. Revue (livre-cd) annuelle. revuecamion@sonato.net

Saluons l'apparition de cette nouvelle revue, élégante, format carré, réalisée avec un grand soin. Une alternance tonique de textes, de fac-similés ou reproductions de manuscrits, de croquis, de photographies, de dessins. Inséparable de la conception même de la revue, on y trouve un Cd de 65 minutes dont quatre plages sont un hommage rendu au film *Le Camion* (1977), de Marguerite Duras. Ne pas manquer par ailleurs Alix Cléo Roubaud, Jacques Roubaud, Sarah Kéryna, Dorothée Volut, Paul Anders, parmi la vingtaine d'auteurs qui constituent ce numéro prometteur. « *La voix répond : il n'y a rien de nécessaire sauf être là, à chaque instant, de plus en plus.* » : Henri Bauchau, en 4° de couverture. À suivre.

contre-allées. (n° 27.28) Revue de poésie contemporaine. Éditions contre-allées 16, rue Mizault. 03100 Montluçon. <http://contreallees.blogspot.com/>

« *Ni concept tournant à vide. Ni lyrisme pathétique et routinier* » telle est la devise de cette revue, exclusivement dévolue au poème. Un sommaire riche et avec bonheur diversifié, où je fus plus particulièrement marqué par les textes de Matthieu Gosztola, Alain Guillard, Magali Kerbeci, Armelle Leclerc, Sarah Pellerin-Ott, à côté de ceux d'auteurs très présents aujourd'hui comme Yvon Le Men ou Werner Lambersy. Il est toujours difficile, voire impossible, de lire dans cette forme de continuité qu'impose le rythme d'une revue l'ensemble des poèmes proposés. Alors, prenez votre temps et au mot le titre même du support : d'une contre-allée à l'autre, instruisez votre chemin parmi.

Rehauts. (n° 26, automne-hiver 2010) Revue semestrielle d'art et de littérature. Deux adresses, au choix : 24 rue du Bas. 62180 Airon-Notre-Dame / 105 rue Mouffetard 75005 Paris.

Le point d'orgue de ce numéro, c'est l'hommage rendu à Albert Ràfols-Casamada, par Antoine Graziani, Jean-Pascal Léger, complété par des dessins d'Anna Mark, de Thierry Le Saëc et d'Antoni Ros Blasco. Un ensemble remarquable, ouvert par sept poèmes traduits du catalan (J.P.Léger), extraits de *Signe d'air* (Barcelone 2000). Par ailleurs, je suis toujours très ému par l'écriture de Mathieu Bénézet, de Maurice Benhamou, de Stéphanie Ferrat (*Sur la disposition des morceaux*) ou de Christian Hubin. Enfin, ne pas oublier les notes de lectures de Jacques Lèbre, François Lallier et Jean-Pierre Chevais.

rbl. (134^{ième} année, 2010, I-2) La revue de Belles-Lettres, publiée par les sociétés de belles-Lettres de Lausanne, Genève, Neuchatel et Fribourg. www.larevuedebelleslettres.ch

Sous l'autorité d'un comité de rédaction renouvelé, cette très ancienne revue de Suisse romande poursuit son travail poétique de très haute exigence. De nombreuses traductions de différents continents (une bonne vingtaine de poètes qui « *se regardent du coin de l'œil* »), un ensemble de vingt-trois poèmes très émouvants de Hilde Domin, suivi d'un texte « *À quoi bon la poésie aujourd'hui* », réfutation de l'opinion de Hegel qui prophétisait que la science pouvait et allait remplacer le poète. Enfin, je me suis longuement arrêté sur la double traduction (une version de Marion Graf, l'autre de Bertrand Badiou) de l'« *Élégie valaisanne* » poème polymorphe posthume inédit en français, que Paul Celan écrivit lors d'un séjour sur les lieux rilkéens. « *Les deux versions diffèrent sur un petit nombre de vers seulement. Notre projet d'en donner deux traductions réalisées indépendamment l'une de l'autre vise, au-delà des variantes textuelles, à ouvrir sur des lectures multiples de l'original, afin d'en déployer plus largement la polysémie, la richesse référentielle et sonore* ». Le résultat de ce travail est profondément intéressant.

if. (n° 34, septembre 2010) 32, rue Estelle. 13006
Marseille. tel/fax : 04 91 80 39 18.

Mes choix dans cette livraison : *résidence absolue*, de Sabine Macher. *Fleur-Bleue chevaliers*, de Marine Richard et un dossier construit par Abigail Lang sur Susan Howe. Sa photographie en ouverture est d'une beauté saisissante et les pages qui suivent d'un grand intérêt, en particulier la traduction du texte inédit prononcé lors d'une conférence sur les fragments tardifs d'Emily Dickinson en octobre 2009 à Paris, à l'invitation de la *Maison des Ecrivains et de la Littérature* et de *Double Change*.

La revue des revues. (n° 44, 2010) Revue semestrielle publiée par l'Association Ent'revues, avec la collaboration de l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine. 174, rue de Rivoli. 75001 Paris. www.entrevues.org

Un numéro où l'on écoute Henri Deluy en entretien avec Jérôme Duwa pour refaire, une fois encore avec une même passion, le parcours singulier et d'une certaine manière improbable, de notre revue, *Action Poétique*, à l'occasion du n° 200, autrement dit de plus de soixante années de travail en poésie. Par ailleurs, Rachel Stella revient sur « *un non lieu mythique* », la *Black Mountain Review*, née elle aussi au seuil des années 50, (dans le grand ouest de Marseille), en Caroline du Nord à Asheville, au cœur de l'enceinte légendaire d'un institut universitaire expérimental qui vit passer Rice, Drier, Albers, Zukofsky, Duncan, Olson, Creeley... (voir la note suivante).

CCP. (n° 20, automne 2010) Cahier critique de poésie. cipM. Centre de la Vieille Charité. 2, rue de la Charité 13002 Marseille. / ccp@cipmarseille.com / www.cipmarseille.com

Charles Olson. Black Mountain College, au fronton de ce numéro 20. Une merveille que ce dossier (réalisé à l'occasion de la publication de *Poèmes de Maximus*, traduit par Auxéméry aux éditions de la Nerthe) : l'entretien Jean Daive / Robert Creeley du 9 juin 1982, les études et analyses de Jean-Pierre Cometti, Yves Di Manno, Jean-Charles Depaule, Julien Ségura et Tom Clark. Le tout complété par Robert Creeley et Charles Olson avec une *lettre à Elaine Feinstein* et les *notes poétiques concernant le Maximus d'Olson* par Robert Duncan. Rien de moins ! Et bien sûr, l'immense trésor des notes (un peu plus de 300) sur les publications du semestre, avec page 275, une rubrique inattendue : *Vente aux enchères...*

Fusées. (n° 18, septembre 2010) Editions Carte Blanche, 29 rue Gachet, 95430 Auvers-sur-Oise. www.editions-carteblanche.fr

Où l'on retrouve Yves Di Manno, dans un dossier « *reconstitué* » par Isabelle Garron, avec Auxeméry, Philippe Beck, Stéphane Bouquet et des photographies de Florence Trocmé. Autour d'*Objets d'Amérique* reprend ainsi les interventions qui ont suivi la publication de ce livre à l'automne 2009 chez José Corti. À l'initiative de Martin Rueff, ces travaux ont fait l'objet d'une rencontre publique accueillie par la MEL. Elle est ici enrichie de *Réponses pour Fusées à 4 questions d'Isabelle*, à travers lesquelles Yves Di Manno souligne la dimension « *poundienne* » de son projet, fait d'un mélange d'essais et de traductions. Je salue par ailleurs la préface à ce numéro offerte par Clothilde Roullier, mallarméenne militante... et les différentes contributions qui accompagnent le travail photographique de Françoise Janicot ou celui, pictural, de Geneviève Morgan : « *L'étendue du ciel proche n'est pas invisible, mais l'humanité du XX^e siècle a tendance à la faire disparaître (...) dans le recul des galaxies inaccessibles* », citée par Hubert Lucot.

transkrit. (n° 02, janvier 2010) Centre Culturel Kulturfabrik. 116, rue de Luxembourg L-4221 Esch-sur-Alzette.

« *Avec ce numéro deux, affichant, dans un dialogue croisé dont la traduction est le centre, à sa une ces voix majeures de la poésie contemporaine que sont Durs Grünbein et Michel Deguy en Allemagne respectivement en France, ou une découverte, du moins dans nos parages, qu'est l'Indien Sunil Gandopadhyay, la revue continue sa lancée sur le chemin des mots et de la pensée poétiques.* » Merci Jean Portante pour cette présentation impeccable. Et un intense merci au travail de présentation et de traduction de Jean-Yves Masson et Fedora Wesseler de D. Grünbein en français, et de Leopold Federmair, traducteur en allemand de M. Deguy : *Alles ist Ruin / Und die Ruine / Ein geistiger Umriß*.

Europe. (n° 978, octobre 2010) 4, rue Marie-Rose. 75014 Paris.
www.europe-revue.info

Chaque numéro d'*Europe*, quelle que soit la thématique, est toujours intéressant. Mais, avec ce Vélimir Khlebnikov, nous touchons à l'ouvrage de référence. Pour parer à l'extrême difficulté de la traduction en français de ce poète majeur, Jean-Baptiste Para a su trouver des solutions remarquables qui renouvellent notre lecture de ces poèmes. Sa connaissance patiente du russe, de ses replis, de ses ruses, de ces surprises, répond efficacement à une écriture d'une plasticité souvent à la limite d'un possible transfert dans une autre langue. Khlebnikov invente à la frontière du silence des traducteurs. Par ailleurs, les différentes études rassemblées par Jean-Claude Lanne sont passionnantes, voire émouvantes quand Roman Jacobson livre ses souvenirs sur Vélimir. Ne manquez pas les traductions d'Yvan Mignot, ses commentaires sur l'œuvre dans l'entretien qu'il accorde à J. B. Para. Dans ce même numéro, une autre source d'étonnement : une lettre inédite de Robert Desnos à Jacques Baron, *Courage soldat !*, commentée par Stephen Steele.

Chroniques errantes et critiques. (n° 37, octobre 2010) Atelier de l'agneau, art et création littéraire. 1, Moulin de la Couronne. 33220 St. Quentin-de-Caplong. www.at-agneau.fr

Un ensemble de textes étonnants sur un thème inattendu et surprenant : « *le père* », ensemble qui se termine par une série de réponses non moins surprenantes à la question : « *Le père a-t-il (eu) une quelconque influence sur votre (élan d') écriture ?* ». Avec Mathias Lair, Carole Fives, Blandine Scelles, Ivar Ch'Vavar, Piet Lincken, Sylvie Nève... Édith Azam : « *Oh, je ne sais, ce qu'il y a c'est certain, le père, c'était un brouillon.* »

area. (n° 23, automne-hiver 2010). [arearevue\(s\)l'art pense le monde](http://arearevue(s)l'artpenselemonde.com). 50, rue d'Hauteville, 75010 Paris. www.areaparis.com

Tenus par l'image, une longue et passionnante suite d'une cinquantaine d'entretiens avec écrivains, artistes, cinéastes, musiciens, photographes, plasticiens et autres inclassables praticiens d'esthétique. Peu de poésie somme toute, mais un très intéressant parcours toutefois, avec Bernard Noël, Jean-François Bory, Annie Lebrun, en réflexion sur la toute puissance des images et sous le sceau d'une belle ironie, celle d'Arthur Cravan : « *Dans la rue, on ne verra bientôt plus que des artistes et on aura toutes les peines du monde à y découvrir un homme...* »

Saluons pour clore ces notes encore hivernales, le travail d'édition de **CapLan & Co**, installé dans une librairie-café à Poul Rodou, un bout du monde breton adossé à sa falaise, en bordure d'une plage, non loin de Guimaëc (D64) dans le Finistère. Vous ne les rencontrerez nulle part ailleurs. Quand on est ouvert les samedi, dimanche et jours fériés, comment quitter le café et ses clients lecteurs pour se rendre dans tel ou tel salon ou marché de poésie ? Alors, si vous passez par là...

Joseph J. Guglielmi, [a/c]

Le Journal

Mardi 13 avril 2010

« Près de 25 000 œuvres furent décrochées par les nazis... » (Libé)
On me reproche la brièveté de ce journal. Blaine, par exemple, que je salue ici avec J.-F. Bory, au cours d'un vernissage parisien... Entre autres amis... 11h30. Agréable défaite Sarko !
Hier TV5, 17 heures « ...il faut lui marcher dessus du pied gauche ça porte bonheur », also sprach Chirac dans le docu de P. Rothman.
Fenêtre rue Pihet. Jaune vif de la tenue du balayeur...
Temps gris, *april cruel month*, Eliot...
16h. Retrouvé un carnet que Marina, ma fille, m'avait offert pour mes 80 piges ; « moleskine » y lit-on en 4^e de couve...
Dîner restau chinois, Ivry. On peut aussi manger japonais.

Jeudi 22 avril 2010

1h p.m. Prads village des Alpes du sud. Vers Digne.
Soleil sur les hauteurs. Vallée de la Haute Bléone. Chez Dominique Deluy.
Silence de la maison vide.
Le chat Pacha, perché sur le rebord de la fenêtre me regarde...
6h. Lettres de Joyce que je trouve dans la bibliothèque de Dominique.
Écoutez :
« Il faut que je me débarrasse de ces entrailles juives qui sont encore en moi » et « Je suis devenu un monument non une vespasienne ». Bigre !

Vendredi 23 avril

8h30 a.m. *Kafka journal* p. 83/24...
(Le chat Pacha saute sur le rebord de la fenêtre. Gris sur les poiriers en fleurs...) 1910-1923 « lutte contre le milieu familial et religieux. » L'édition de Max Brod va jusqu'en 1912, 29 juillet... Kafka a 23 ans...
9h10. Max et Do sont encore dans leurs chambres. Pacha, le chat, a disparu...
« Langer Zug, langer Zug
trägt den Unfertigen... »
9h45. Dominique apparaît vêtue d'un kimono beige...

Thé et madeleines...

Journal de Kafka, suite.

Kafka et le théâtre juif.

En réalité, le journal va jusqu'en 1923, 12 juin...

Les sommets en face sont dans les nuages...

piano piano...

thé froid...

Midi. Collage « divine light » carte postale home made que je glisse dans la boîte à lettres du village...

Il fait frais...

Phone Graciela, Tita, Gabriel...

Pacha casse la croûte...

Je continue à explorer la bibliothèque de Do...

Revue *Commerce*... T.V. « Plus Belle la Vie ».

Dîner, huit heures : œufs au plat, jambon cru, eau plate... café...

Horrible film ricain polar dans l'armée...

11h. Citrate de Bétaïne...

Samedi 24 avril

9h. J'écris dans le légendaire carnet, modèle utilisé par Van Gogh, Picasso, Hemingway, Chatwin...

9h40. Thé, madeleines...

Joyce : SYN PHILAIS, étym. SYPHILIS, lié à l'amour. Dans lettre à Franck Budgen, oct. 1920...

Il n'aimait ni les guillemets ni les points de suspension... Et on peut dire que c'est lui qui a inventé le texte compact sans ponctuation du tout, voir le célèbre monologue de Molly à la fin d'Ulysse !

1 heure. Déjeuner sur la terrasse...

Balade vers la montagne... On passe devant la maison d'Henri...

Dîner à l'auberge : pieds et paquets maison. Alcool poire wonderful...

Dimanche 25 avril

Beau temps... violettes...

Histoire de *Tel Quel* de Ph. Forest. Ça me semble honnête et bien documenté :

1980, mort de Barthes en février... Je pense à Thérèse Bonnelalbay disparue le 17...

Promenade jusqu'au petit lac avec Max qui connaît toutes les plantes et fleurs...

Vendredi 26 avril

11h30. Soleil, maison vide...

J'aime beaucoup ces vieilles revues dont il faut couper les pages ou d'en lire les cahiers sans les couper. Ce qui fait qu'on ne sait jamais ce qu'on lit...

Qui se souvient de Georges Garampon ? Qui en parle encore ?

Midi. Je sors respirer sur la terrasse de l'entrée comme dirait Larbaud...

27 avril

9h. Soleil. Carte région. Souvenirs : Vachères. Vaqueras ? Le Troubadour ? Sisteron dans la ferme de Gérard Arseguel, années 60, Luberon, Buoux et l'Auberge des Seguin chez le poète occitan Pessemesse, Cadenet, Joucas...

Visite à Audrey à Thèze où elle élève des brebis et à Arseguel voisin. Merci pour son livre *l'Almanach des montagnes* :

« Dès le premier noyer, c'est l'amoncellement d'un bric-à-brac. »

Humour et sentiment.

Hier, Jo et sa fille Nush sont venues passer la journée. Balade, photos...

Digne avec Do.

On prend un verre sur la place du marché. La serveuse a une gorge prometteuse et des fesses !

Pluie forte sur le retour à Prads...

Mercredi 28 avril

11h. Soleil revenu.

Eliot « all flesh is grass »

« Donatelo au Bargelo. » Ces mots du réveil.

Ce qui est délicieux c'est que Valery soit capable de dire de belles conneries : « Les poètes, sans doute perdent presque toute la substance de leur art dans les traductions. »

Le chat Pacha a chat pardé du saussiflard. Do en hurle !

Les fleurs des poiriers envahissent la fenêtre. Un oiseau roucoule, trois temps, un papillon vole. Soleil, petit vent frais traverse la pièce. Max fait le ménage...

1h. Les tulipes s'efflorent.

Dans Libé un certain Crépu essaie maladroitement d'éreinter Roudinesco

! Puis se perd dans un pastis sur Onfray, Onfrey, je crois, « forme moderne d'obscurantisme... »

Dîner. Salades d'asperges, fèves plus œufs mimosa, filet mignon flambé cognac, sauce morilles du coin et crème fraîche, mousse au café, vin blanc...

Jeudi 29 avril

Jour de départ via Digne, Marseille...

Je parcours *Ghetto* de Bernard Chambaz... C'est émouvant cette histoire avec le père, militant communiste intello.

Je pense au mien, paysan ligure illettré, devenu ouvrier, mort en 1971...

Je me souviens d'avoir rencontré le père de Chambaz, chez Élisabeth Roudinesco, à Paris, vers 1975...



Liliane Giraudon, Patrick Laffont,
Crèche pudding
épisode 10 « cadres »



Qui frappe
Qui entre
Qui prend une chaise
Qui s'assoit
Qui dit qu'il t'aime
Qui demain
Qui est sûr
La surprise

Lire, [Li]

- Akenaton**, *Constitution de l'an 1*, article 4, affiche
Jean-François Bory, *Pluie à Manaus*, A.D.L.M.
Dominique Meens, *Aujourd'hui rougie*, P.O.L
Jacques Jouet, *L'Histoire poèmes*, P.O.L
Dominique Buisset, *Quadratures*, Nous
Pablo Neruda, *Cahiers de Temuco*, Le Temps des cerises
Charles Dobzynski, *J'ai failli la perdre*, La Différence
Jean-Luc Bayard, *Les roues carrées*, Ypsilon
Nikos Engonopoulos, *Le Retour des oiseaux*, L'Harmattan
Claude Royet-Journoud, *Sur quelques titres de Tom Raworth*, Ink
Francis Cohen, *Singeries pour Jacques Dupin*, L'Attente
Caroline Dubois, *Arrête maintenant*, L'Attente
Marc Perrin, *Avoir lieu*, Dernier Télégramme
Serge Pey, *Manuel philosophique de guerre sociale*, Dernier télégramme
Maram al-Masri, *Les Âmes aux pieds nus*, Le Temps des cerises
Fabrice Caravaca, *Un corps contre la terre*, Vanneaux
Maurice Olender, *Matériau du rêve*, Imec
Contantin Kaïteris, *Aventures dans le commerce des mots*, L'Harmattan
François Matton, *Sans rien faire*, Ink
Julien Blaine, *Mais 2009*, Dernier Télégramme
Lisa Asagi, *Labyrinthitis Zuihitsu*, Ink
Lionel Richard, *Georg Trakl*, poèmes, éd. bilingue, BF
Andrea D'Urso, *Occident express*, le grand os
Shizue Ogawa, *Une âme qui joue*, À bouche perdue
Édith Azam, *du pop corn dans la tête*, Atelier de l'Agneau
Guillaume Bergon, *La spirale de la parole*, caméras animales
Julien Blaine, *Bimot*, Al Dante
Éric Suchère, *Brusque*, Argol
Pascal Quignard, *Inter*, Argol
Marie Étienne, *Le Livre des recels*, Flammarion
Philippe Beck, *Poésies premières*, Flammarion
Pierre Alferi, *Et Jude ?*, Ink
Pierre Alferi, *Été heureux*, Ink
André Breton, **Paul Éluard**, *L'Immaculée Conception*, Seghers
Paul Éluard, *Poésie involontaire et poésie intentionnelle*, Seghers
Paul Éluard, *Lettres de jeunesse*, Seghers

Abonnement, [apoe]

Nom

Prénom

Adresse

.....

.....

	1 an (4n°)	2 ans (8n°)
France	45 euros	90 euros
Étranger	65 euros	130 euros

la revue ne peut accepter les chèques libellés en devises étrangères.

Je vous adresse la somme totale de

.....

36, rue Raspail 94200 Ivry-sur-Seine
C.C.P 4294 55E Parisabonnement

Action Poétique [apoe]

Rédaction

36, rue Raspail
94200 Ivry-sur-Seine
action-poetique@orange.fr

Publié avec le concours du

Centre National du Livre
& Conseil Général du Val-de-Marne

Rédacteur en chef Henri Deluy

Comité de rédaction

Claude Adelen, Yves Boudier, Bruno Cany, Henri Deluy, Jérôme Game, Isabelle Garron, Liliane Giraudon, Joseph Julien Guglielmi, Alain Lance, Christophe Marchand-Kiss, Florence Pazzottu, Pascale Petit, Véronique Pittolo, Éric Suchère, Bernard Vargaftig, Jean-Jacques Viton.

Secrétariat général Yves Boudier

Secrétaire de rédaction Nelly Picot

Conception graphique Patrick Laffont / **neutraal** design

Diffusion

Les Belles Lettres

Pour les numéros précédant le n°170, s'adresser à la revue

Les manuscrits non retenus ne sont pas retournés.

Gérant responsable Henri Deluy

Dépôt Légal : mars 2011

N° ISBN : 978-2-85463-202-6

EAN : 9782854632026

ISSN 2106-4091

Commission paritaire CPPAP : 0248 K 45328

Imprimerie

CCI

9, av Paul Hérault

13015 Marseille

Label imprim'vert



Liliane Giraudon,

Le mot à ne pas oublier

« **alliaire** »

n.f. plante à fleurs blanches, à odeur d'ail et à saveur piquante
(famille des crucifères)

« Il pensera : « il y a trop de mots dans mon livre, trop de dessins, trop de noms, trop de provinces, il pensera que c'est aux fleurs blanches qu'il s'attachera, alliaire, anémone, asphodèle, campanule, clématite... »

Extrait de *Plaisseis*
Pierre Courtaud (1951-2010)

Henri Deluy,

La salade César

La salade, du latin *Sal*, sel, le nom entre dans notre langue vers le milieu du 14^e siècle (après *Saler* et *Salage*, au 12^e et au 13^e siècles) par l'italien *Insalata*, l'espagnol *Ensalada*, l'occitan *Ensalado*, il désigne à l'origine un mets salé (en anglais *Salad*, en néerlandais *Sla*, en portugais *Salada*, en allemand *Salat*, en turc *Salata*, en chinois *Sèula*, toujours à partir du nom *Sel*, dans chacune des langues)..

Il y a, donc, la frisée, la scarole, la laitue, la romaine, le pissenlit, la chicorée, la chicorée frisée, la mâche, le cresson, le chicon (la laitue romaine), la barbe-de-capucin, l'endive, le céleri, la bourcette, le pourpier, la raiponce (une campanule dont on mange les racines et les feuilles), la roquette... c'est-à-dire les salades, les différentes salades, ces herbes potagères, ces plantes cultivées, ces légumes dont on fait **la salade**, (avec tout un vocabulaire virevoltant : éplucher, laver, remuer, retourner, essuyer, égoutter, assaisonner, accommoder, tourner, fatiguer, secouer, touiller, piquer, butter, enchausser, pousser, pommer, et aussi le pied, le cœur, le plant de salade et le saladier, et le chapon – croûte de pain frotté d'ail -, et les épices, et les couverts nécessaires et particuliers..)

Les modes de préparation

Et il y a le mode de préparation souvent en macédoine de quantité de mets d'herbes ou de légumes, ou de viandes, ou de volailles, ou d'œufs, ou de crustacés, ou de poissons, crus ou cuits, le plus souvent froids, assaisonnés, la plupart du temps, de vinaigrette, ou de mayonnaise : la salade Ali-Bab (crevettes, courgette, tomate, quartiers d'œuf, fines herbes, patate douce, cerfeuil, persil... une merveille !), la salade de tomates, la salade niçoise, la salade russe, la salade aux noix, la salade de fruits (sucrée), la salade de langoustine, la salade de poulet, la salade de hareng, la salade de pomme de terre, la salade aux anchois, la salade Carbonara, la salade de céleri rave, la salade de choucroute, la salade de salsifis, la salade aux lardons, la salade de fruits de mer, la salade gourmande (haricots verts, pointes d'asperges, truffes..), la salade de poulpe, la salade variée, la salade braisée, l'infini diversité des mises en salade, pour une infini diversité de produits divers ..

Les détournements

Et aussi, toutes sortes de détournements, par exemple, le panier à salades, à la fois ce panier pour secouer la salade (détesté par les enfants qui se voyaient confier la corvée !) mais aussi le car, le fourgon de police dans lequel quelques-uns d'entre nous ont été enfermés, bousculés, puis secoués (d'où, sans doute, le nom..), et, aussi, *ne pas en faire une salade*, ne pas en faire toute une histoire, et encore, *arrête tes salades*, arrête tes boniments, ou *vendre sa salade*, se faire reluire, se vanter, ou encore *ça va faire une belle salade*, un mélange hétéroclite, formules dans lesquelles la *salade* est synonyme de *confusion*, *d'enchevêtrement*, de *désordre*, et de *quantité*...

Quel César ?

Le célèbre restaurateur américain d'origine italienne qui est à l'origine de cette recette, répandue de l'Atlantique au Pacifique et de Chicago à Los Angeles, n'a pas fait un grand effort d'imagination. La salade César ressemble à s'y méprendre à la mouture de l'une de ces salades qui occupent le centre des tables méditerranéennes !

Il y faut les feuilles propres d'une romaine, mises, humides, au frigidaire, enveloppées dans une serviette elle-même humide. Ces feuilles restent un bon moment au froid afin de devenir un peu raides et croquantes. Sorties du frigidaire au moment du repas, elles sont essuyées, rapidement découpées, mises dans le saladier avec quelques anchois nettoyés, en morceaux, et deux ou trois œufs durs écalés, coupés en quatre, ajouter des croûtons de pain de mie grillés à l'huile, frottés d'ail, deux cuillerées de parmesan râpé, ajouter encore dans le saladier la sauce (citron pressé, œuf cru entier, huile, sel, poivre, bien mélangés..), compléter enfin d'un brin de ciboulette, d'une branche d'estragon..

Avant, avec, après un poulet frit Maryland, *Fried chicken Maryland*, autre classique de la cuisine américaine.

Une salade particulièrement appréciée par William Carlos Williams, Louis Zukofsky, George Oppen et Gertrude Stein... dit-on.

